

L'ACCORD D'IVOIRE

Seb Le Rêveur



L'Accord d'Ivoire

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La rumeur du marbre	4
Chapitre 2 : L'indice de réfraction	12
Chapitre 3 : Crin et métal	23
Chapitre 4 : La résonance du sang	33
Chapitre 5 : Le secret de l'acier	41
Chapitre 6 : Partition pour une ombre	48
Chapitre 7 : L'audition des spectres	55
Chapitre 8 : Le Cercle de Marbre	62
Chapitre 9 : Dissonance cognitive	73
Chapitre 10 : La veillée des sacrifiés	83
Chapitre 11 : L'Examen d'Ivoire	92
Chapitre 12 : La fuite des fréquences	100
Chapitre 13 : Le bois des mélèzes noirs	109
Chapitre 14 : L'Accord de Rupture	117
Chapitre 15 : Le silence après l'ozone	124

Chapitre 1

La rumeur du marbre

Le froid de Valmont ne se contente pas de mordre la peau ; il s'infiltré dans le bois des instruments pour en altérer l'âme. Ici, à douze cents mètres d'altitude, l'air possède la densité du verre pilé. Chaque inspiration râpe le larynx, laissant un arrière-goût d'ozone et de résine de mélèze. Je serre la poignée de mon étui en carbone. Le contact est une brûlure sèche. Sous la paume, la structure alvéolaire du boîtier vibre au rythme des rafales qui giflent la paroi de granit de la forteresse.

Le hall d'entrée du Conservatoire est une ellipse de marbre blanc, d'une stérilité chirurgicale. Les dalles sont si parfaitement jointoyées qu'elles semblent n'être qu'une seule masse minérale, polie jusqu'à l'obscénité. La lumière tombe des hautes verrières en lames acérées, découpant l'espace en zones de gris de Payne et de blanc de titane. Le silence n'est pas un vide. C'est une pression acoustique active. On y entend la dilatation des structures métalliques et, plus loin, le bourdonnement des humidificateurs industriels qui maintiennent l'hygrométrie à un taux constant de 45 %. Une erreur de 2 % et les tables d'harmonie se fissurent.

À trente mètres, près du piédestal de la statue d'Orphée écorché, se tient le Directeur Elias Thorne. Il ne bouge pas. Sa silhouette est une colonne de laine noire fondu dans le décor. De loin, je note l'alignement parfait de ses vertèbres cervicales. Aucun fléchissement. C'est un homme qui a remplacé sa moelle épinière par une tige de fer galvanisé. Ses yeux, deux billes de silex, scannent les nouveaux arrivants sans cligner. Il ne nous accueille pas. Il nous inventorie.

Je pose mon étui au sol. Le clic des verrous en acier résonne, amplifié par la réverbération de la salle. Le son est pur, sans harmoniques parasites. C'est la

signature de Valmont : l'architecture élimine le bruit pour ne laisser que le signal.

— Recalibrer la pression scapulaire.

Je me parle à la deuxième personne du singulier. C'est un réflexe. Le trapèze gauche est contracté de trois millimètres vers le haut. L'acide lactique commence à s'accumuler. Je force le muscle à se détendre, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que l'omoplate glisse contre les côtes. La posture est la seule monnaie d'échange acceptée ici.

Un frottement de tissu coûteux me fait pivoter. Julian se tient là, à deux mètres. Sa veste en velours bleu nuit absorbe la lumière au lieu de la refléter. Je commence par ses mains. Les doigts sont longs, trop longs, avec une hyperlaxité visible au niveau des premières phalanges. Un avantage génétique pour les extensions de dixièmes, une faiblesse structurelle pour la puissance du son. Ses ongles sont coupés au ras de la pulpe, avec une précision maniaque.

— L'épicéa de ton violon a dû souffrir pendant la montée, dit-il.

Sa voix est un baryton léger, dépourvu de toute chaleur. Il ne me regarde pas dans les yeux ; il fixe la jonction entre mon cou et ma mâchoire, là où la mentonnière a laissé une plaque de peau durcie, une callosité violacée. La marque des professionnels. La marque des bêtes de somme.

— Le bois s'adapte, je réponds. Ou il casse.

— Une vision darwinienne. Thorne va t'adorer. Ou te briser pour voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Il sourit, mais ses orbiculaires ne bougent pas. Un sourire de façade, une pure transaction sociale. Il cherche une faille, un tressaillement dans mon influx nerveux.

Je ne lui offre rien. Je me concentre sur la température de mes mains. Je les frotte l'une contre l'autre. Le bruit de la peau sèche ressemble à celui d'un papier de verre grain 400.

Plus loin, près des ascenseurs en chrome, Sofia tente de sortir son instrument. Je remarque immédiatement le tremblement. Un spasme clonique léger, presque invisible pour un œil profane, qui agite son extenseur commun des doigts. C'est la signature de l'échec. Elle a peur. Sa peur dégage une odeur de sueur acide qui tranche avec l'arôme de colophane chauffée qui imprègne les murs. Elle regarde les murs de granit comme s'ils allaient se refermer sur elle. À Valmont, les murs ne se referment pas ; ils vous observent simplement jusqu'à ce que vous vous effondriez de vous-même.

Thorne s'avance. Ses pas sur le marbre ne produisent aucun impact. Il glisse. Il s'arrête devant Sofia. La jeune fille se fige, son violon à demi sorti de son écrin de soie.

— Mademoiselle, dit Thorne. La fréquence de votre tremblement est de sept hertz. C'est le diapason de l'anxiété. Le Conservatoire n'héberge pas l'anxiété. Il la transmute ou il l'élimine.

Sofia ne répond pas. Ses dents s'entrechoquent légèrement. Le bruit est minuscule, mais dans cette acoustique, c'est un séisme. Thorne pose une main gantée de cuir fin sur l'épaule de la fille. Il n'y a aucune compassion dans le geste. C'est une pesée. Il mesure la densité de sa résistance.

— Allez en salle 402, poursuit Thorne. La température y est maintenue à quatre degrés. Si vous ne parvenez pas à contrôler vos muscles dans le froid, vous ne les contrôlerez jamais sous la pression de l'Ivoire.

Il se détourne sans attendre de réponse. Sofia s'éloigne vers les ascenseurs, ses jambes

se déplaçant comme des compas mal huilés. Je sens une pointe de mépris se loger dans mon plexus solaire. Le mépris est utile. C'est un isolant thermique.

— Tu devrais te méfier, murmure Julian à mon oreille. Il teste la conductivité de notre système nerveux.

— Laisse ma conductivité tranquille, Julian.

Je ramasse mon étui. Le poids est rassurant. Quatre kilos de bois, de vernis, de cordes en boyau filé argent et de colophane. C'est mon seul levier contre ce monde de minéraux froids.

Je m'engage dans le couloir principal, le Corridor des Échos. Les murs sont recouverts de panneaux acoustiques en bois de mélèze noir, rainurés pour briser les ondes stationnaires. Le sol est une alternance de marbre et de tapis de laine bouillie qui étouffent le moindre bruit de pas. Ici, on ne marche pas, on se déplace par vecteurs.

Je trouve ma cellule de travail. Trois mètres sur quatre. Un pupitre en acier chirurgical, une chaise à l'ergonomie rigide, un miroir pleine hauteur et un thermomètre numérique. L'odeur de l'alcool isopropylique utilisé pour nettoyer les touches des instruments sature l'espace restreint. C'est une odeur de clinique. Une odeur de fin de vie.

Je sors mon violon. La table d'harmonie, un épicea de Crémone vieux de deux siècles, luit d'un éclat ambré sous les néons. Je passe mon doigt sur l'éclisse. Le vernis est froid, lisse comme une plaque de glace sur un lac de montagne. Je prends l'archet. Le crin de cheval est tendu à la limite de la rupture.

Je commence par une gamme de sol majeur, très lente. Chaque note doit être un bloc de granit taillé à l'équerre.

Do. La vibration remonte le long de mon radius, traverse l'humérus et vient frapper la base de mon crâne. Le son est sec, dépouillé de tout vibrato.

Ré. La tension dans mon index droit est de deux cent cinquante grammes. Trop élevé. Je relâche de dix grammes. Le son s'ouvre, devient plus granuleux.

Mi. Une harmonique parasite siffle. Je vérifie l'angle de l'archet. Une inclinaison de deux degrés vers la touche. Je corrige.

Le silence qui suit la gamme est plus lourd qu'avant. J'écoute les cloisons. À travers les murs, je perçois les vibrations des autres cellules. Un violoncelle, loin dans les graves, qui racle une corde de do avec une insistance de scie circulaire. Une flûte qui cherche une octave pure et qui échoue systématiquement dans un souffle d'air comprimé. C'est une usine. Nous sommes les ouvriers spécialisés d'une esthétique inhumaine.

On frappe à la porte. Trois coups secs. Un rythme de croche pointée-double. Thorne.

Il entre sans attendre. Sa présence réduit instantanément le volume d'air disponible. Il s'approche du miroir et regarde mon reflet plutôt que ma personne.

— Clara, dit-il. Votre attaque est précise. Mais vous jouez comme si vous aviez peur de salir le silence.

— Le silence de Valmont est un outil de mesure, Monsieur le Directeur. Je n'ai aucune intention de gaspiller de l'énergie dans des harmoniques inutiles.

Il contourne la chaise. Ses chaussures ne font aucun bruit sur le tapis. Il s'arrête derrière moi. Je sens le froid qui émane de ses vêtements. Il tend un bras et, avec l'index, appuie sur le haut de ma mentonnière.

— L'instrument n'est pas un outil, Clara. C'est une prothèse. Une extension de votre

squelette. Si vous maintenez cette séparation entre votre corps et le bois, vous resterez une technicienne. Et les techniciens sont interchangeable.

Il exerce une pression de quatre kilos sur mon orgueil, juste assez pour faire craquer l'âme du violon si je ne compense pas par une inclinaison du buste. Je ne bouge pas. Je reste une statue de chair et d'os, verrouillée dans ma posture.

— On m'a dit que vous veniez d'un milieu où l'on doit se battre pour chaque centimètre de terrain, continue-t-il d'une voix monocorde. C'est une bonne base. Mais ici, le terrain n'est pas physique. Il est fréquentiel. Si vous ne saturez pas l'espace de votre propre volonté, le silence vous dévorera.

Il retire son doigt. La pression disparaît, mais l'empreinte thermique reste.

— Julian est un prédateur de naissance, ajoute-t-il. Il n'a pas besoin de technique, il possède la légitimité. Vous, vous n'avez que votre rage. Faites en sorte qu'elle ne devienne pas un bruit parasite.

Il se dirige vers la porte. Avant de sortir, il s'arrête, la main sur la béquille de métal froid.

— La bourse d'Ivoire ne sera pas attribuée au meilleur musicien. Elle sera attribuée à celui qui survivra à la pureté.

La porte se referme avec un clic pneumatique.

Je reste seule face au miroir. Mon visage est une masque de cire blanche. Mes yeux sont deux fentes sombres, dépourvues de lumière. Je regarde mes mains. Elles sont stables. Aucun tremblement de sept hertz. Mais sous la peau, je sens le flux de l'adrénaline qui brûle mes veines comme de l'acide de batterie.

Je reprends l'archet. Je n'attaque pas une gamme. J'attaque un accord. Triple cordes. Sol-Ré-La. Un son massif, brutal, qui arrache une plainte au bois séculaire. La vibration est si violente que je sens mes molaires vibrer dans leurs alvéoles. C'est un cri de guerre, mais codé, transformé en une onde acoustique de 110 décibels.

Soudain, un bruit de succion. Un sifflement strident traverse l'air de la cellule.

Je m'arrête net. Mon regard se porte sur le pupitre de Sofia, que j'aperçois par l'entrebâillement de la porte de la cellule voisine, restée ouverte dans sa fuite.

Une corde de mi vient de se rompre sur son violon laissé à l'abandon. Le filament d'acier s'est enroulé sur lui-même, projetant une goutte de vernis contre le mur blanc. Le silence qui suit ressemble à un arrêt de mort, une fréquence nulle où plus rien ne peut pousser.

Je range mon violon. Je ne nettoie pas les cordes. Je laisse la colophane, cette fine poussière de résine, recouvrir le bois comme une cendre volcanique.

Sur le rebord de la fenêtre, un petit tas de neige s'est accumulé contre le verre triple épaisseur. Les cristaux sont géométriques, parfaits, froids.

Je pose ma main contre la vitre. La chaleur de ma peau crée une zone de buée qui s'évapore en moins de trois secondes.

L'hiver à Valmont vient de commencer.

Le thermomètre de la cellule affiche 18,2 degrés. Stable. Mortel.

Je sors de la pièce en éteignant la lumière. Dans l'obscurité, seul subsiste le reflet bleuâtre du granit poli par des siècles d'ambition.

Un objet repose sur le sol du couloir, oublié. C'est l'épaulière de Sofia. Un morceau de plastique noir et de mousse compressée, marqué par la transpiration. Je ne le ramasse pas. Je marche dessus. Le plastique craque sous ma botte avec un bruit sec de vertèbre qui cède.

C'est le premier son juste que j'entends depuis mon arrivée.

Je me dirige vers le réfectoire. Le silence du conservatoire est désormais une rumeur sourde, une vibration de basse fréquence qui monte du sol de marbre et s'installe dans mes os pour ne plus jamais les quitter.

Une corde de mi se rompt sur le pupitre voisin, et le silence qui suit ressemble à un arrêt de mort.

Chapitre 2

L'indice de réfraction

Le Directeur Elias Thorne ne crie jamais. Le volume sonore de sa voix reste étalonné sur quarante-cinq décibels, une fréquence constante qui n'admet aucune harmonique émotionnelle. Il se tient sur le seuil de la cellule de répétition, une silhouette d'obsidienne découpée sur le blanc chirurgical du couloir. Ses yeux, d'un gris minéral, balaient la pièce, enregistrant la corde de mi rompue qui pend du violon de Sofia comme une veine sectionnée.

Il porte une montre à gousset en platine. Il la sort de sa poche de gilet avec une lenteur calculée, presse le poussoir. Le déclic du couvercle est le seul son qui existe dans l'univers. Sofia, à deux mètres de moi, a cessé de respirer. Son plexus solaire est bloqué. Je compte les pulsations de l'artère carotide dans son cou : 110 battements par minute. Rythme d'oiseau en cage.

Thorne retire sa montre. Il la pose sur le bord du pupitre en métal de Sofia. Le métal rencontre le métal sans un bruit de frottement. Il nous regarde comme on examine des micro-fissures sur une poutre de soutènement.

— L'indice de réfraction de ce conservatoire est de 1.0, murmure-t-il. La lumière et le son y circulent sans déviation. Sauf quand une impureté s'introduit dans le milieu.

Il s'approche de Sofia. Elle recule d'un millimètre, une erreur de transfert de poids qui déséquilibre son axe vertébral. Thorne tend une main gantée de cuir fin, noir, et saisit le violon par le sillet. Il l'élève à la hauteur de ses yeux. La lumière des néons froids glisse sur le vernis à l'huile, révélant les micro-rayures laissées par un maniement trop nerveux.

— Une note fausse n'est pas une erreur technique, Sofia. C'est une trahison moléculaire. Votre corps a refusé l'ordre. Vous avez introduit du désordre dans l'infrastructure de Valmont.

Il ne la regarde pas quand il parle. Il regarde l'âme du violon, ce petit cylindre d'épicéa coincé à l'intérieur de la caisse de résonance.

— Suivez-moi. Laissez l'instrument. Il appartient désormais aux archives des échecs.

Sofia ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Ses cordes vocales sont paralysées par une constriction spasmodique du larynx. Elle jette un regard vers moi. Ses pupilles sont dilatées, occupant presque tout l'iris. Elle cherche une ancre, une alliance, un signe de solidarité.

Je ne bouge pas. Je vérifie l'alignement de mon propre archet. Je resserre la vis de réglage de deux crans. La tension des crins de cheval contre le bois d'amourette produit un léger craquement sec. C'est ma réponse. Je n'existe pas en tant qu'amie. Je suis un composant fonctionnel. Si elle est défectueuse, elle doit être extraite du système pour ne pas contaminer ma propre fréquence.

Elle sort. Leurs pas s'éloignent sur le marbre. Le silence revient, plus dense qu'avant, chargé d'une électricité statique qui fait se dresser les poils de mes avant-bras.

— Clara.

La voix du Professeur Maal claque derrière moi comme un coup de fouet sur de l'eau glacée. Elle est entrée sans que le capteur de pression du sol ne trahisse son poids. Maal est une structure d'angles droits et de tendons saillants. Sa peau a la texture du parchemin ancien, tendue sur des pommettes qui pourraient trancher du verre. Elle porte une robe de laine noire qui absorbe toute lumière.

— Vous avez observé la défaillance, dit-elle en s’approchant du pupitre vide de Sofia. Analysez-la.

— Attaque de l'archet avec un angle de quarante-deux degrés au lieu de quarante-cinq, je réponds. Pression excessive du troisième doigt de la main gauche. Un décalage de deux millimètres sur la touche. Fréquence résultante erronée de huit hertz.

Maal hoche la tête. Ses doigts longs et secs effleurent les cordes de mon propre violon.

— Bien. La précision est votre seule survie. Thorne ne tolère pas les bruits parasites. Sofia était un bruit parasite. Elle sera traitée selon le protocole d'Effacement.

Elle se tourne vers moi. Son regard est un scalpel thermique.

— Vous allez rester dans cette cellule. Gamme de Do majeur. Uniquement.

— Combien de temps ?

— Jusqu'à ce que la matière disparaisse. Dix heures. Sans interruption. Si je perçois une variation de dynamique, si le timbre s'altère de plus de trois pour cent à cause de la fatigue, vous rejoindrez Sofia.

Elle sort et verrouille la porte de l'extérieur. Le clic magnétique résonne dans mes ischions.

Je suis seule. L'air de la cellule sent l'ozone et le vernis séculaire. C'est une boîte de résonance de trois mètres sur quatre, tapissée de panneaux acoustiques en bois de mélèze perforé. La température descend à seize degrés. Le Conservatoire économise

l'énergie sur les unités de chauffage pour forcer le métabolisme des étudiants à compenser par l'effort physique.

Je positionne le violon contre ma clavicule. Le contact du bois froid contre la peau fine de mon cou déclenche une décharge de noradrénaline. Je place l'archet sur la corde de Do.

Le premier mouvement est lent. Un tiré de quatre secondes.

Le son sature la pièce. C'est une fréquence pure, dénuée de vibrato. Le vibrato est une faiblesse, un masque pour masquer l'imprécision de la note. Ici, on exige la nudité de l'onde.

Une heure passe.

Le muscle deltoïde de mon bras droit commence à accumuler de l'acide lactique. Je sens les molécules de pyruvate saturer les fibres musculaires. Je corrige ma posture. Je transfère le poids du corps sur ma jambe gauche, libérant la hanche droite. L'équilibre est une équation dynamique.

Deuxième heure.

L'odeur de la colophane chauffée par le frottement des crins contre le métal des cordes devient entêtante. C'est une odeur de forêt brûlée, de résine fossilisée qui s'évapore sous l'effet de l'énergie cinétique. Ma main gauche, soudée au manche du violon, devient une pince de précision. Chaque changement de position est un calcul de trajectoire balistique.

Troisième heure.

La douleur n'est plus une information pertinente. C'est un bruit de fond que mon

cerveau traite comme une donnée atmosphérique. Je me concentre sur la structure moléculaire des cordes. L'acier fileté de tungstène. Sous la pression de mes doigts, la peau se durcit. La pulpe devient de la corne. Je perçois la vibration non pas par l'oreille, mais par la conduction osseuse de ma mâchoire. Le son voyage à travers mon crâne, descend le long de ma colonne vertébrale. Je suis l'instrument.

Quatrième heure.

Le soleil décline derrière les sommets alpins. La lumière qui pénètre par la fente étroite de la fenêtre haute devient bleue, puis violette. Les ombres s'étirent sur le granit du sol, dessinant des angles aigus qui semblent vouloir me lacérer les chevilles. La cellule n'est plus une pièce, c'est un accélérateur de particules. Chaque gamme de Do majeur est un tour de piste supplémentaire.

Cinquième heure.

La soif apparaît. Ma langue colle à mon palais. Le goût métallique du sang envahit ma bouche ; j'ai mordu l'intérieur de ma joue sans m'en rendre compte pour maintenir mon niveau d'alerte. Je ne déglutis pas. Le mouvement du pharynx perturberait l'horizontalité de l'archet.

Sixième heure.

L'index de ma main gauche commence à saigner. La corde de Do, la plus épaisse, a fini par entamer la corne. Une fine ligne rouge apparaît sur la touche en ébène. Je n'arrête pas. Le sang agit comme un lubrifiant. Le coefficient de friction change. Je recalibre la pression de mon bras. La note reste stable. 440 hertz. Pas un de moins. Pas un de plus.

Septième heure.

Les hallucinations auditives commencent. Entre les notes, je crois entendre le cri de Sofia dans les couloirs. Ou peut-être est-ce le sifflement du vent contre les arêtes de granit du Conservatoire. La forteresse respire. Elle digère les élèves défectueux. J'imagine Thorne dans son bureau, devant son mur d'écrans, observant les courbes de fréquence de chaque cellule. Il cherche la faille. Il cherche le moment où la volonté humaine cède face à la physique des matériaux.

Huitième heure.

Mes muscles entrent dans une phase de tétanie contrôlée. Je ne sens plus mes bras. Ils sont devenus des leviers mécaniques mus par une impulsion électrique pure. Je ne pense plus en termes de musique. Je pense en termes de vecteurs, de tension, de résistance. Le Do majeur est une structure cristalline que je construis et déconstruis à l'infini. Chaque répétition est une tentative de polissage d'un diamant invisible.

Neuvième heure.

L'épuisement est tel que mon champ visuel se rétrécit. Je ne vois plus que le grain du bois de ma table d'harmonie. Les veines de l'épicéa ressemblent à des courbes de niveau sur une carte topographique. Je voyage dans les micro-vallées du vernis. Je sens la chaleur qui émane de la caisse. Le violon a atteint une température de trente-sept degrés. Il a absorbé ma chaleur corporelle. L'échange est total.

Dixième heure.

La porte se déverrouille. Le Professeur Maal entre. Elle ne dit rien. Elle s'approche, prend un diapason dans sa poche, le frappe contre son genou et le pose sur la table de mon violon alors que je termine ma dernière note.

La vibration du diapason s'accorde parfaitement avec l'harmonique qui flotte encore dans l'air.

— Arrêtez, dit-elle.

Je baisse les bras. Mes muscles se relâchent d'un coup, provoquant une douleur si intense que ma vision se brouille. Je manque de tomber, mais je verrouille mes genoux. Je ne lui donnerai pas le spectacle de ma faiblesse physique.

— Posez l'instrument, ordonne Maal. Allez au dortoir. Ne parlez à personne.

Je range le violon dans son étui en carbone. Mes mains tremblent imperceptiblement, un spasme de sept hertz que je ne parviens pas à réprimer. Je ramasse mon archet, essuie le sang sur la touche avec un chiffon de soie. Le rouge sur le noir ressemble à une signature.

Je sors de la cellule. Le couloir est un tunnel de glace. Le silence y est si pur qu'il en devient douloureux. Chaque pas que je fais résonne avec une clarté obscène. Je traverse l'aile des répétitions. Les portes des autres cellules sont fermées. Derrière chacune d'elles, une autre âme est en train d'être broyée par la perfection.

J'atteins le dortoir des filles. C'est une vaste salle aux murs de granit brut, divisée en alvéoles par des rideaux de velours gris, lourds et ignifugés. L'odeur ici est différente : savon antiseptique et lavande synthétique. Une tentative pathétique de simuler un confort domestique.

Je me dirige vers mon alvéole. La numéro 14.

L'alvéole numéro 15 est celle de Sofia.

Je m'arrête devant son rideau. Il est ouvert.

Je regarde à l'intérieur. Le lit est déjà refait. Les draps de coton blanc sont tendus à

l'extrême, sans un seul pli, comme si personne n'avait jamais pesé sur ce matelas. Sa table de chevet est vide. La petite photo de sa famille, un carré de papier corné qu'elle cachait sous son oreiller, a disparu. Son étui à violon n'est plus là.

C'est l'Effacement.

À Valmont, échouer ne signifie pas seulement être renvoyé. Cela signifie cesser d'avoir existé. Les registres sont mis à jour en temps réel. Le nom de Sofia a été supprimé de la base de données des élèves au moment précis où elle a quitté la cellule de Thorne. Ses effets personnels ont été incinérés ou recyclés. Sa présence physique est évaporée, remplacée par un vide pneumatique.

Je m'approche de son casier métallique, situé dans le couloir central. La porte est entrouverte.

Je regarde à l'intérieur.

Il ne reste rien. Pas une partition, pas un élastique à cheveux. Juste une fine couche de poussière de colophane ambrée au fond du casier, une trace résiduelle de son travail acharné. Et une odeur. Une odeur de sueur froide et de peur qui s'est imprégnée dans le métal.

Je passe ma main sur la paroi du casier. Le métal est glacial. La température a encore baissé de deux degrés.

Dans le dortoir, les autres filles dorment ou font semblant. Je sens leurs respirations saccadées derrière les rideaux de velours. Personne ne pose de question. Personne ne mentionne l'absence de Sofia. À Valmont, la survie dépend de la capacité à ignorer le vide laissé par les autres. Si vous regardez l'abîme d'un camarade effacé, vous risquez d'y voir votre propre reflet.

Je rentre dans mon alvéole. Je ne me déshabille pas. Je m'allonge sur mon lit, les yeux fixés sur le plafond de béton brut. Les motifs des bulles d'air emprisonnées dans le ciment forment des constellations étranges.

Je contracte et relâche mes doigts, un par un.

L'index gauche est encore collant de sang séché.

Je pense à Thorne et à sa montre en platine. Je pense à la Bourse d'Ivoire. Ce n'est pas un prix de musique. C'est un ticket de sortie pour ne pas finir comme Sofia, un nom rayé sur un morceau de papier, une ombre traquée dans les bois de mélèzes noirs qui entourent le conservatoire.

Ici, nous sommes tous des instruments de musique. Thorne est le luthier. Il nous sculpte, nous vide de notre moelle, nous tend jusqu'à ce que nous soyons capables de produire le son parfait. Et quand un instrument se fend, il le jette au feu.

Je ferme les yeux. Le rythme de mon cœur s'est stabilisé à soixante battements par minute. Un métronome biologique.

Soudain, un bruit de froissement provient de l'alvéole de Sofia.

Je retiens mon souffle. Mes muscles se verrouillent instantanément. Je glisse ma main sous mon oreiller, là où je garde un segment de corde de sol cassée, enroulé comme un fil de fer barbelé.

Une silhouette passe devant mon rideau. C'est Julian.

Il marche avec la grâce insolente de ceux qui n'ont jamais eu à justifier leur existence. Ses chaussures de cuir souple ne font aucun bruit sur le granit. Il s'arrête devant le casier de Sofia.

À la lueur blafarde du veilleur de nuit, je vois son profil. Son visage est une sculpture de marbre classique, dénué de toute émotion. Il regarde le casier vide. Un léger sourire étire le coin de ses lèvres. Ce n'est pas un sourire de joie, c'est un sourire de prédateur qui constate que la concurrence a diminué.

Il se tourne vers mon rideau. Il sait que je suis réveillée. Il sait que je l'observe par l'interstice du velours.

— Une place de libérée, Clara, dit-il dans un souffle qui ne dépasse pas les vingt décibels. L'indice de réfraction s'améliore, n'est-ce pas ?

Il ne demande pas de réponse. Il continue sa route vers le dortoir des garçons.

Je reste immobile pendant une heure, la main crispée sur mon fil d'acier.

Le froid de la nuit alpine s'insinue à travers les murs de granit. Dehors, la neige métallique doit recouvrir les traces de pas de Sofia, si tant est qu'elle ait eu l'autorisation de quitter le bâtiment par la grande porte. Ce qui est peu probable. Le rite de l'Effacement est plus complexe. On dit que les "défaillants" sont conduits à la limite de la forêt, là où les mélèzes sont si serrés que la lumière n'y pénètre jamais. On leur donne une avance de dix minutes. Puis, les héritiers du Cercle de Marbre, les fils de l'élite qui financent Valmont, sortent avec leurs chiens et leurs couteaux de chasse en obsidienne.

C'est une rumeur. Mais à Valmont, les rumeurs ont la densité de la réalité physique.

Je me lève et vais jusqu'au casier de Sofia.

Je plonge ma main dans l'obscurité du casier et je récupère la petite trace de colophane ambrée. Je la frotte entre mon pouce et mon index. La poussière est

abrasive. Elle pénètre dans les pores de ma peau.

Je retourne à mon lit.

Je me force à visualiser la gamme de Do majeur. Les fréquences. Les ondes sinusoidales.

Je ne suis pas une victime. Je suis un filtre.

Dans le casier de Sofia, il ne reste qu'une trace de colophane et une absence qui hurle.

Le radiateur de l'alvéole émet un claquement sec, un cycle thermique qui s'achève. Le métal se contracte dans le froid de trois heures du matin. C'est la seule réponse du monde à la disparition de Sofia. Un bruit de matière qui se rétracte.

Je m'endors enfin, alors que le premier rayon de lune frappe le granit de ma cellule, révélant la poussière qui danse dans l'air froid, chaque grain de poussière étant un obstacle potentiel à la pureté du son.

Demain, je devrai être plus dure que le bois de mon violon. Demain, l'indice de réfraction devra être parfait.

Le silence de Valmont est une arme chargée. Elle est pointée sur ma tempe.

Je ne fermerai pas les yeux. Je surveillerai la gâchette.

Dans le casier de Sofia, il ne reste qu'une trace de colophane et une absence qui hurle.

Chapitre 3

Crin et métal

L'archet pesait dans ma main comme une lame chirurgicale, froid et étrangement équilibré. Le bois de pernambouc, d'un rouge sombre presque noir, ne vibrait pas au contact de mes doigts. Il absorbait la chaleur de ma peau sans rien rendre en échange. Je passai le pouce sur la hausse en ébène. Le grain du bois était d'une densité minérale. À Valmont, les objets possèdent une malveillance passive ; ils attendent la première erreur pour révéler leur véritable poids.

Quatre heures trente du matin. L'air dans l'alvéole de répétition plafonnait à douze degrés. Une température calculée pour maintenir les tendons dans un état de réactivité optimale, juste avant le point de crispation. Je fixai le mur de granit brut. Les irrégularités de la pierre dessinaient des cartes de paysages stériles. Mes poumons brûlaient légèrement. L'ozone, produit par les purificateurs d'air haute fréquence, laissait un goût de métal ionisé sur la langue, une saveur de foudre domestiquée.

Julian apparut dans l'embrasure de la porte sans que le silence du couloir n'en soit altéré. Il portait sa veste en laine bouillie, noire, ajustée au millimètre près sur ses épaules. Son anatomie était une insulte à la symétrie. Je l'étudiai comme une partition mal recopiée : l'omoplate gauche saillait d'un demi-centimètre de trop sous le tissu, stigmaté d'un travail acharné pour corriger un défaut de posture naturel. Son cou était trop long, une faiblesse structurelle qu'il dissimulait par une inclinaison de tête constante, un angle de quinze degrés vers la droite. Une proie qui se donne des airs de prédateur.

Il s'appuya contre le cadre en métal brossé. L'odeur de son savon — santal et antiseptique — brisa la neutralité de la pièce.

— La colophane de Sofia est encore sur ton pupitre, Clara.

Sa voix était un violoncelle désaccordé, riche en harmoniques mais manquant de fondamentale. Je ne levai pas les yeux. Je serrai la vis de mon archet. Le crin se tendit avec un gémissement sec, une fréquence de presque huit mille hertz qui aurait dû lui faire mal aux dents. Il ne sourcilla pas.

— Elle ne reviendra pas la chercher, dis-je.

— Non. Elle est déjà dans le cycle de traitement. On dit que Thorne a signé son décret d'Effacement à minuit pile. Elle n'est plus une élève. Elle est une variable supprimée.

Julian fit un pas dans mon espace vital. Il franchit la limite invisible des soixante centimètres, celle où l'air devient commun. Je sentis la chaleur de son corps, une intrusion thermique insupportable dans mon sanctuaire de granit.

— Nous pourrions partager nos relevés de fréquences pour l'examen de demain, continua-t-il. Mon oreille absolue capte les micro-variations du système de climatisation. Si on synchronise nos attaques sur le rythme des compresseurs, on peut masquer les bruits de frottement de l'archet. Un camouflage acoustique total.

Je tournai enfin la tête vers lui. Ses yeux étaient d'un bleu délavé, comme du verre dépoli par le sel. Je vis la peur derrière la proposition. Une peur liquide, mal contenue, qui faisait battre l'artère de son cou à soixante-douze pulsations par minute. Trop rapide.

— Tu veux une alliance parce que ta main droite tremble dans les sforzandos, Julian. Ta technique est une façade de marbre fissurée. Tu espères que mon métronome interne stabilisera ton instabilité.

Je posai mon violon sur l'établi. Le contact du bois verni contre le cuir noir du tapis de protection produisit un son mat.

— La Bourse d'Ivoire ne se partage pas, ajoutai-je. C'est une extraction.

— Tu ne sais pas ce que c'est, murmura-t-il. Tu crois que c'est un compte en banque. Ce n'est pas de l'argent, Clara. C'est le Statut d'Exception. Une immunité souveraine. Ceux qui l'obtiennent sortent de la juridiction commune. Ils ne sont plus des citoyens. Ils sont des actifs historiques. On ne peut plus les toucher. On ne peut plus les effacer. Ils deviennent la musique.

Il posa sa main sur le pupitre. Ses ongles étaient coupés à ras, la pulpe des doigts durcie par des années de contact avec les cordes en acier. Je voyais la tension dans ses extenseurs. Il était à deux doigts de l'effondrement ou de la violence.

— Si tu échoues, tu seras le gibier, Julian. Et je n'ai aucune intention de ralentir ma course pour t'aider à respirer.

Il retira sa main. La marque de sa chaleur resta un instant sur l'acier du pupitre avant de s'évaporer dans l'air glacial. Il ne dit rien. Il fit demi-tour, ses chaussures de cuir glissant sur le marbre avec un sifflement de serpent. Je restai seule avec l'odeur du santal et le souvenir de sa faiblesse anatomique.

À huit heures, je me rendis au bureau du Professeur Maal. Le Conservatoire de Valmont s'éveillait dans une cacophonie de perfection. Dans chaque alvéole, des étudiants répétaient les mêmes traits, encore et encore, transformant la forêt alpine en une usine de sons synthétisés par le muscle et la volonté. Les couloirs de verre agissaient comme des prismes, décomposant la lumière crue de l'aube en spectres hostiles.

Le bureau de Maal était une enclave de bois mort et de papier jauni. L'odeur y était différente : vieux vernis, tabac froid et cette note de fond, rance, qui émane des corps qui ne sortent jamais au soleil. Elle était assise derrière un bureau de chêne massif, ses mains noueuses posées à plat sur un buvard vert bouteille. Ses doigts ressemblaient à des racines qui auraient forcé le passage à travers le sol rocheux.

— Clara. Assieds-toi.

Je pris place sur la chaise de bois dur. L'angle de l'assise me força à redresser la colonne vertébrale, alignant mes vertèbres comme les perles d'un boulier. Maal ne me regardait pas. Elle fixait un point derrière moi, peut-être une faille dans le mur, peut-être un souvenir qu'elle ne parvenait pas à étouffer.

— Tu joues avec un archet de série, commença-t-elle. Un instrument de bon élève. Efficace. Prévisible.

Elle ouvrit un tiroir latéral. Le grincement du métal contre le bois fut une agression acoustique. Elle en sortit un étui long, gainé d'une peau de reptile d'un noir mat, sans reflets. Elle le posa entre nous.

— Cet archet appartient au Conservatoire. Il a été conçu pour la Bourse d'Ivoire. Le crin n'est pas issu d'un étalon de race. C'est un composite. Un mélange de fibres synthétiques et de kératine humaine traitée par immersion chimique.

Je sentis un frisson thermique remonter le long de mon avant-bras. Mes récepteurs cutanés s'affolèrent. Je tendis la main et ouvris l'étui.

L'objet était d'une beauté chirurgicale. La baguette n'était pas en bois, mais dans un matériau sombre, dont la texture rappelait l'os calciné. Le crin était d'un blanc pur, d'une opacité de craie. Lorsque je le touchai, la sensation fut celle d'une brûlure par le froid. C'était abrasif, bien plus que n'importe quel crin de cheval.

— La tension est trois fois supérieure à la normale, expliqua Maal. Si ton bras n'est pas parfaitement détendu, il brisera ton poignet. Si ton attaque est trop faible, il ne produira aucun son. Mais si tu maîtrises la pression au milligramme près... il arrachera à ton violon des fréquences que Thorne n'a pas entendues depuis vingt ans.

Je saisis l'archet. Son poids était troublant. Le centre de gravité était décalé vers la pointe, ce qui obligeait le muscle brachial à une compensation constante. C'était un instrument de torture autant qu'un outil de précision.

— Pourquoi moi ? demandai-je. Ma voix était sèche, dénuée de gratitude.

Maal pencha enfin la tête. Ses yeux étaient deux puits d'ombre, cernés de rides qui ressemblaient à des craquelures dans du cuir ancien.

— Parce que tu es la seule ici qui ne cherche pas à être aimée par le public. Tu cherches à être la seule survivante du naufrage. Les autres jouent pour la gloire. Toi, tu joues pour ne pas mourir. C'est la seule motivation que Thorne respecte.

Elle se leva. Ses articulations craquèrent, un son de bois sec qui se rompt. Elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la vallée. En bas, la forêt de mélèzes noirs semblait une armée pétrifiée sous la neige. La lumière du jour ne parvenait pas à percer l'épaisseur des aiguilles. C'était là que Sofia se trouvait sans doute, courant jusqu'à ce que son cœur n'en puisse plus, poursuivie par des ombres qui connaissaient chaque recoin de ce labyrinthe vertical.

— La Bourse d'Ivoire, Clara, murmura-t-elle sans se retourner. Tu as entendu les rumeurs. Julian t'a parlé du Statut d'Exception. Il a raison, d'une certaine manière. Mais il oublie le prix. Pour devenir une exception, il faut cesser d'être une personne. Il faut devenir un rouage de l'infrastructure de Valmont. Tu ne t'appartiendras plus. Tu seras la voix du Cercle de Marbre. Ton talent sera leur propriété exclusive. Tu seras

protégée, nourrie, admirée, mais tu seras une cage dorée avec des cordes à la place des barreaux.

Je passai mon index sur le crin de l'archet. Une minuscule goutte de sang perla à l'endroit où la fibre avait entamé ma peau. Une incision propre, presque indolore.

— Je préfère être une cage dorée qu'un cadavre sous la neige, répondis-je.

Maal esquissa un mouvement d'épaules, une ondulation de lassitude.

— On dit tous cela au début. C'est une erreur de perspective. La mort est une fin de fréquence. La Bourse, c'est une résonance éternelle dans un vide absolu.

Elle revint vers moi et posa sa main sur mon épaule. La pression était de deux kilos exactement. Une mesure de contrôle.

— Va répéter. Apprivoise cet objet. Le crin doit boire ton sang pour devenir souple. C'est ainsi que la lutherie de Valmont fonctionne. L'organique doit saturer le minéral.

Je quittai le bureau, l'étui sous le bras. Le poids de l'archet semblait augmenter à chaque pas. Dans le couloir, je croisai Sofia. Ou plutôt, ce qui restait d'elle. Deux agents de sécurité en uniformes gris ardoise vidaient son alvéole. Ils jetaient ses partitions dans un grand sac en plastique noir. Son métronome, un vieil appareil en bois de rose, fut déposé brutalement sur un chariot métallique. Le balancier oscillait encore, une pulsation désordonnée, avant de s'arrêter dans un claquement final.

Je ne ralentis pas. Je ne regardai pas les agents. Dans mon esprit, j'analysais déjà la tension nécessaire pour le premier mouvement de la sonate de Bartók. Il me faudrait ajuster l'angle de mon coude. Recalibrer la distribution du poids sur mes ischions. Chaque millimètre de mouvement était une équation.

Je retournai dans mon alvéole. L'odeur de Julian s'était dissipée, remplacée par le froid neutre de la climatisation.

Je sortis mon violon. Le vernis rouge sang brillait sous les néons. Je pris le nouvel archet. Ma main tremblait légèrement, une micro-vibration de trois hertz que je dus réprimer par une contraction volontaire du triceps.

Je posai le crin sur la corde de sol.

Le contact fut électrique. La corde ne se contenta pas de vibrer ; elle hurla. Le son était d'une pureté terrifiante, dépourvu de tout souffle, de toute impureté. C'était une onde de choc qui remonta le long de mon bras, traversa ma clavicule et vint frapper la base de mon crâne. Ma vision se troubla un instant. La fréquence était si haute, si parfaite, qu'elle semblait vouloir décoller mes muscles de mes os.

Je jouai une note. Puis deux.

L'archet exigeait une soumission totale. À la moindre hésitation, le crin accrochait la corde avec une agressivité de rasoir. Je voyais des micro-particules de bois s'élever du chevalet. L'instrument souffrait. Je sentais la tension du bois de l'archet lutter contre la tension des cordes. C'était un combat de matériaux, un affrontement entre deux volontés pétrifiées.

La porte de mon alvéole s'ouvrit de quelques centimètres. Je ne m'arrêtai pas. Je savais que c'était Julian. Il était là, dans l'ombre du couloir, écoutant ce son nouveau, cette voix inhumaine que je venais de libérer. Je sentais sa jalousie comme une onde thermique. Elle était grasse, lourde, suffocante.

Je poussai l'archet à bout. Je forçai le son jusqu'à la limite de la rupture. Les parois de granit de l'alvéole semblèrent vibrer à l'unisson. Une résonance sympathique qui menaçait de faire éclater les vitres du bâtiment.

Soudain, une corde lâcha. Le Mi.

Le fil d'acier claqua dans l'air avec le sifflement d'un fouet. Il me fouetta la joue, traçant une ligne rouge instantanée. Je ne bougeai pas. Je ne portai pas la main à mon visage. Je sentis la chaleur du sang couler lentement vers ma mâchoire. Le goût métallique envahit ma bouche.

Je regardai l'archet. Le crin blanc était intact. Pas une fibre n'avait rompu. Il avait gagné.

Je posai l'instrument sur le pupitre. Ma joue brûlait. Le silence qui suivit était plus dense que celui de la nuit. C'était un silence de dévastation.

Maal apparut dans l'embrasure de la porte, juste derrière Julian qui s'écarta comme un chien battu. Elle regarda la corde rompue, le sang sur mon visage, puis l'archet noir. Un mince sourire, une simple fente dans son visage de cuir, apparut.

— Tu as compris, Clara ?

Elle s'approcha, ses pas ne faisant aucun bruit sur le granit. Elle ramassa le bout de corde brisée. L'acier était tordu, comme si une force immense l'avait étiré au-delà de ses propriétés physiques.

— On ne joue pas la musique, ici, murmura-t-elle sans lever les yeux de sa partition. On l'exécute.

Elle laissa tomber le morceau d'acier. Il rebondit sur le sol avec un tintement cristallin, une note finale, sèche, qui s'éteignit dans le froid de la pièce.

Je restai là, debout, le sang coulant sur mon col blanc, fixant l'archet noir. Il attendait.

Il était prêt pour la suite. Il ne demandait pas de musique. Il demandait de l'ordre.

Le métronome de Sofia, quelque part sur un chariot dans le couloir, finit par s'arrêter de osciller. La dernière trace de son existence s'effaçait dans la structure de Valmont.

Je ramassai mon violon. Je devais changer la corde. L'examen commençait dans douze heures. Le sang sur ma joue commençait à coaguler, devenant une croûte sombre, une texture de plus dans cet univers de granit et de verre.

Ici, la douleur n'était pas une émotion. C'était un paramètre technique.

L'archet reposait dans son étui de reptile, une ombre parmi les ombres, attendant que je lui redonne sa fonction de prédateur.

À l'extérieur, le vent alpin s'engouffra dans les anfractuosités des murs, produisant un sifflement de flûte géante. La montagne elle-même était un instrument. Et Thorne en tenait la baguette.

Je n'avais plus peur. La peur est une vibration inutile. J'étais devenue une fréquence pure. Une onde de choc prête à tout briser pour ne pas s'éteindre.

Maal sortit de la pièce en fermant la porte derrière elle. Le verrou s'enclencha avec un dé clic mécanique, définitif.

Sur le pupitre, la colophane de Sofia brillait comme une pépite d'ambre oubliée dans une mine de charbon. Je l'écrasai sous mon pouce jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une poussière fine, invisible, balayée par le souffle de la climatisation.

Le silence de Valmont reprit ses droits. Un silence acoustiquement pur, conçu pour amplifier la moindre erreur.

Je n'en commettrais aucune.

Chapitre 4

La résonance du sang

Le premier rubis de sang tacha le vernis de mon violon à la mesure seize. La goutte perla sur la table d'harmonie, une sphère parfaite d'un rouge sombre, presque noir sous la lumière crue des néons de l'Atrium de Verre. Elle glissa le long de la courbe du bois, trouvant son chemin dans l'une des ouïes en f, là où l'âme de l'instrument respire. Je n'interrompis pas mon mouvement. L'archet, un carbone densifié d'une rigidité absolue, continuait sa trajectoire rectiligne sur la corde de La.

Julian se tenait à trois mètres de moi. Son épaule droite montrait une élévation de deux millimètres, un signe imperceptible de fatigue ou de mépris, une faille dans sa structure d'héritier. Il jouait le Caprice n°24 avec une précision de machine synchrone, mais son vibrato trahissait une sécheresse, un manque de pulpe dans l'extrémité de ses phalanges. Sa technique était une forteresse de granit sans mortier. Solide, mais cassante.

L'air de l'Atrium sentait l'ozone et la colophane chauffée par la friction. C'était une atmosphère stérile, où chaque particule de poussière semblait avoir été filtrée par les poumons des générations de virtuoses qui nous avaient précédés. Le froid descendait des sommets alpins, traversant les parois de verre de trois centimètres d'épaisseur, s'infiltrant dans mes articulations comme une aiguille de glace. Mes ischions étaient rivés au tabouret de pierre, transmettant les vibrations du sol directement dans mon bassin.

Une deuxième goutte rejoignit la première. Puis une troisième.

Le liquide chaud coulait le long de mon index gauche. La corde de Mi, un fil d'acier

chirurgical, avait commencé à scier ma chair dès la mesure huit. Quelqu'un avait modifié la tension des chevilles ou peut-être enduit le métal d'un agent corrosif invisible. À chaque glissando, le métal s'enfonçait plus profondément dans le derme, sectionnant les capillaires, cherchant le nerf.

Je fixai le regard d'Elias Thorne, assis sur son trône de marbre noir au centre de la galerie supérieure. Il ne bougeait pas. Ses mains, croisées sur ses genoux, étaient des sculptures d'ivoire. Il observait la trajectoire de mon sang sur le bois de l'instrument comme un entomologiste observe l'agonie d'un coléoptère sous une épingle. Il n'y avait aucune pitié dans ses iris gris, seulement une attente de données. Il calculait ma résistance à la douleur, ma capacité à maintenir la fréquence malgré la dégradation de mon support biologique.

Julian accéléra. Son archet devint un flou de crins blancs. Il cherchait l'asphyxie acoustique. Il voulait couvrir le son de mon violon par une saturation de décibels, m'effacer par le volume. C'était une erreur de débutant. À Valmont, la puissance n'est rien sans la texture.

Je modifiai l'angle de mon poignet de trois degrés. La douleur dans mon index passa d'une brûlure sourde à une décharge électrique qui remonta jusqu'à mon coude, activant chaque fibre du muscle long supinateur. Je ne cherchai pas à soustraire mon doigt à la corde. Au contraire, j'appuyai. Je forçai le contact. Le sang, désormais abondant, agissait comme un lubrifiant macabre entre ma peau et l'acier.

Le son changea.

Il devint plus gras, plus organique. Les harmoniques prirent une teinte métallique, un sifflement de lame que l'on aiguise sur une meule. Ce n'était plus du Paganini. C'était une dissection.

Julian vacilla. Son archet accrocha la corde de Sol, produisant un grincement, une

scorie sonore qui résonna dans l'acoustique pure de la salle comme un blasphème. Une erreur. Une fraction de seconde de déconcentration face à l'anomalie que je produisais. Son visage, d'ordinaire d'une pâleur de porcelaine, se teinta d'une rougeur diffuse au niveau des pommettes. Ses capillaires se dilataient sous l'effet de l'adrénaline mal gérée.

Je maintenais le rythme. Un métronome interne calé sur 144 battements par minute.

Tic. Tac. Tic. Tac.

Chaque goutte de sang tombant sur le parquet de chêne noir marquait le temps. Le son de l'impact, un "ploc" presque inaudible, devenait pour moi le centre de gravité de la pièce. J'intégrai ce bruit de fluide à ma ligne mélodique. Je créai un contrepoint entre la rigueur de la partition et la chute irrégulière de mon propre liquide vital.

Julian perdait du terrain. Son exécution devenait saccadée, ses transitions entre les positions manquaient de fluidité. Je voyais la sueur perler à la racine de ses cheveux blonds, une humidité vulgaire qui n'avait pas sa place ici. Il luttait contre le silence de la salle, contre le regard de Thorne, contre la présence de ce sang qui commençait à marquer son propre espace. Une flaque s'élargissait à mes pieds, un miroir sombre reflétant les structures d'acier du plafond.

Ma vision se rétrécit. L'univers se résuma à la tension des quatre cordes et à la résistance du bois contre mon menton. La mentonnière en ébène me meurtrissait la mâchoire, une pression de cinq kilos nécessaire pour stabiliser l'instrument alors que ma main gauche devenait un champ de bataille de chair et de métal. La température de mon corps chutait, les extrémités de mes orteils s'engourdissaient, signe que mon système circulatoire privilégiait le cœur et les mains. Un mécanisme de survie efficace.

— Continuez, murmura Thorne. Sa voix, bien que basse, transperça la densité sonore

de nos deux instruments.

Ce n'était pas un encouragement. C'était un ordre de maintien de pression.

Je lançai un staccato volant. Chaque note était un coup de scalpel. Je voyais Julian se décomposer. Sa technique de bras gauche s'effondrait ; son coude retombait, signe d'une fatigue musculaire qu'il n'avait jamais appris à masquer par la volonté pure. Il était le produit d'un élevage sélectif, une lignée de musiciens dont le talent était un héritage, pas une conquête. Moi, j'étais une anomalie statistique. Une excroissance de talent brut cultivée dans la méfiance et la privation.

Le goût du fer envahit ma bouche. J'avais mordu l'intérieur de ma joue sans m'en rendre compte, une réaction physiologique à l'intensité de l'influx nerveux. Le goût était chaud, salé, identique à l'odeur qui montait désormais du corps de mon violon. L'instrument était saturé. Les pores du bois de l'épicéa absorbaient mon hémoglobine, modifiant sa densité, changeant sa résonance pour toujours. Ce violon ne serait plus jamais le même. Il porterait ma signature biologique dans ses fibres, une contamination définitive.

Julian s'arrêta brutalement à la mesure deux cent douze.

Le silence qui suivit ne fut pas immédiat. Les échos de ses dernières notes rebondirent encore quelques millisecondes sur les angles droits du marbre blanc avant d'être dévorés par le vide acoustique. Il restait là, l'archet pendant, le souffle court, ses narines battant comme celles d'un cheval après une course perdue. Il regardait mes mains. Il regardait le sol.

Je ne m'arrêtai pas.

Je continuai seule. Le Caprice devint une élégie pour nerfs à vif. Je jouai les accords triples avec une violence contenue, forçant le crin de l'archet à s'écraser contre le bois

de la touche. Chaque frottement libérait une micro-fumée de colophane et de particules de peau. Le sang projeté par les vibrations de la corde de Mi dessinait de fines lignes rouges sur mon col blanc, une cartographie de ma résistance.

Julian recula d'un pas. Ses chaussures de cuir fin crissèrent sur le sol. C'était le bruit de la défaite.

Je terminai sur un pizzicato de la main gauche, arrachant la dernière note avec mon index mutilé. La vibration de la corde se prolongea, une onde de basse fréquence qui sembla faire trembler les fondations de granit de Valmont. Puis, plus rien. Juste le sifflement de la ventilation et le battement de mon propre cœur, un tambour sourd dans mes tempes.

Je restai immobile, le violon toujours calé sous le menton. Ma main gauche tremblait imperceptiblement, un spasme réflexe des tendons fléchisseurs. Je sentais le froid de la pièce s'engouffrer dans mes plaies ouvertes.

Thorne se leva. Le froissement de son costume en laine vierge fut le son le plus fort de la pièce. Il descendit les marches de l'escalier de verre avec une lenteur calculée. Chaque pas était une sentence. Julian baissa la tête, ses épaules s'affaissant, son identité d'héritier se dissolvant dans l'ombre des colonnes. Il n'était plus qu'un "bruit parasite" que le système s'apprêtait à filtrer.

Thorne s'arrêta devant moi. Il ne regarda pas mon visage. Il fixa ses yeux sur l'instrument. Il tendit une main gantée de cuir noir et effleura la table d'harmonie, là où le sang était le plus dense. Il frotta le liquide entre son pouce et son index, testant sa viscosité.

— La porosité du bois est une variable souvent négligée, dit-il. Sa voix était d'une neutralité chirurgicale. Elle absorbe ce qu'on lui donne. La plupart des élèves donnent du temps. Quelques-uns donnent de la sueur.

Il leva les yeux vers moi. Son visage était lisse, dépourvu de rides, une surface de granit poli par des décennies de contrôle absolu.

— Vous, Clara, vous avez compris la nature de l'échange. Valmont n'exige pas de la musique. Valmont exige une transmutation de la matière.

Il se tourna vers Julian sans lui accorder un regard.

— Monsieur de Valois, votre manque de préparation face à l'imprévu biologique est regrettable. Votre place au sein du Premier Cercle est suspendue jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez disposer. Vos effets personnels seront transférés dans l'aile de l'Effacement d'ici une heure.

Julian ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Toute sa structure interne s'était effondrée. Il fit demi-tour, ses mouvements devenus erratiques, ceux d'un automate dont les rouages sont brisés. Ses pas s'éloignèrent, de plus en plus légers, jusqu'à ce qu'il ne reste que le vide.

Thorne se rapprocha de moi. Je pouvais sentir l'odeur de son parfum, une note de santal froid et de métal propre. Il était si près que je pouvais voir le reflet de mon propre visage dans ses pupilles : une créature aux cheveux défaits, la joue barrée d'une cicatrice rouge, les mains écarlates. Une survivante. Une menace.

— Vous pensez que c'est lui qui a saboté vos cordes, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Le sous-texte de sa question était un piège. Si je disais oui, je m'avouais victime. Si je disais non, je mentais à un homme qui lisait les pulsations cardiaques sur les carotides.

— Le coupable n'a aucune importance, continua-t-il en sortant un mouchoir de soie

blanche de sa poche. Ce qui importe, c'est l'usage que vous avez fait de l'attaque. Vous avez transformé un sabotage en une extension de votre technique. Vous avez intégré l'entropie.

Il me tendit le mouchoir. Je ne le pris pas. Le sang continuait de goûter de mes doigts, tachant le marbre. Je préférais voir la trace de mon passage sur le sol de son sanctuaire.

— Gardez vos mains dans cet état, Clara. Le Professeur Maal vous attend dans la salle de dissection. Nous allons analyser la fréquence de votre performance. Il y a des harmoniques dans votre dernier mouvement que nous n'avions encore jamais enregistrées chez un sujet de votre âge.

Il fit un pas de côté, m'ouvrant la voie vers les couloirs sombres du Conservatoire.

— Vous avez peur de la trahison, murmura-t-il alors que je passais à sa hauteur. C'est votre moteur. Ne le réparez jamais. C'est la seule chose qui vous empêche de devenir médiocre.

Je marchai vers la sortie, mes muscles raidis par le froid et la perte de sang. Chaque pas sur le granit était une douleur sourde qui remontait dans mes vertèbres. Je savais que Julian ne serait pas le dernier. Je savais que Sofia n'était que le début d'une longue liste de noms qui s'effaceraient dans les archives de Valmont.

Je ne ressentais aucune culpabilité. Seulement une satisfaction technique. J'avais optimisé ma souffrance. J'avais transformé une faiblesse physique en un avantage acoustique. Mon violon, lourd dans ma main droite, semblait désormais peser le double de son poids initial, gorgé de mon propre fluide.

Au moment de franchir le seuil de l'Atrium, je me retournai.

Thorne était toujours debout au milieu de la pièce, une silhouette noire sur le marbre blanc. Il regardait la flaque de sang que j'avais laissée derrière moi.

Thorne sourit, et c'était la chose la plus tranchante que Clara ait vue de toute sa vie.

Le loquet de la porte massive se referma derrière moi avec un claquement de mâchoire métallique, verrouillant le silence de l'Atrium. Dans le couloir, le distributeur automatique d'ozone diffusait un jet de gaz frais, effaçant l'odeur du combat. L'air redevint pur, stérile, inhumain.

Sur le mur de marbre, mon ombre s'étirait, longue et déformée, une silhouette de bois et de chair fusionnés. Je regardai mon index. La coupure était nette, profonde, une fente parfaite de trois millimètres. Le sang commençait à sécher, formant une croûte sombre, une texture de plus dans cet univers de granit et de verre.

À l'autre bout du couloir, l'ascenseur en acier brossé m'attendait, ses portes ouvertes comme une plaie béante.

Chapitre 5

Le secret de l'acier

L'ascenseur descend. Une chute contrôlée dans les entrailles de Valmont. Les parois en acier brossé sont froides contre mes omoplates. L'odeur de l'ozone s'estompe, remplacée par une effluve plus lourde : huile de machine, poussière de papier séculaire et l'humidité ferreuse de la roche alpine. Le cadran numérique égrène les sous-sols. -1. -2. -3. À chaque palier, la pression atmosphérique semble augmenter de quelques millibars, pesant sur mes tympanes. Mon index gauche palpète au rythme de mon pouls. La croûte de sang sec tire sur la chair vive. C'est une information tactile précise. Une mesure de la profondeur de l'entaille.

Les portes s'écartent sur un couloir de béton brut. Ici, le marbre blanc a disparu. Le luxe n'est plus qu'une couche superficielle située soixante mètres plus haut. Maal est là. Elle se tient sous un néon qui grésille à une fréquence de soixante hertz. Elle a l'épaule gauche plus basse que la droite de deux centimètres. C'est la signature physique de quarante ans de pratique intensive, une déformation structurelle des vertèbres cervicales que sa veste en laine bouillie tente vainement de masquer. Elle ne se retourne pas.

— Tu es en retard de quatorze secondes, Clara. Le sang sur tes doigts a commencé sa phase de coagulation. L'hémoglobine sèche modifie la masse de tes phalanges. Nettoie ça.

Elle désigne un évier en inox industriel. L'eau qui en sort est proche du point de congélation. Le choc thermique sur la plaie ouverte provoque une contraction réflexe des tendons fléchisseurs. Je ne lâche pas un son. Je regarde les filaments rouges se diluer dans le siphon, emportés par le flux. L'acier de l'évier est piqué de rouille, une

imperfection biologique dans ce sanctuaire de la perfection. Maal me fait signe de la suivre. Nous marchons. Le sol est jonché de câbles noirs, des veines de cuivre qui alimentent les systèmes de surveillance du dessus.

Nous pénétrons dans une salle dont les murs sont recouverts de rayonnages métalliques montant jusqu'au plafond. Des milliers de boîtes en carton gris, sans acide. Des étiquettes à code-barres. Pas de noms. Valmont n'archive pas des individus, mais des trajectoires de rendement. Maal s'arrête devant une section précise. Elle sort une boîte. L'odeur de la colle animale et du vieux papier m'agresse les narines. C'est l'odeur de l'effacement.

— Regarde, dit-elle.

Elle pose un dossier sur une table d'examen en zinc. À l'intérieur, des partitions annotées, des relevés de fréquences cardiaques lors de concerts, et une série de photographies. Je reconnais le visage sur la première page. C'est un garçon. Ses yeux sont vides, la pupille dilatée par l'atropine. La photo suivante montre ses mains. Les nerfs ont été sectionnés au niveau du canal carpien. Une incision chirurgicale, propre, définitive.

— C'était Elias, murmure Maal. Pas le directeur. Son fils. Il y a vingt ans. Il n'a pas atteint le seuil de résonance exigé pour la Bourse d'Ivoire.

Je parcours les documents. Ce n'est pas une simple exclusion. C'est une déconstruction anatomique. On ne se contente pas de briser la carrière d'un élève à Valmont ; on s'assure que l'instrument humain est rendu physiquement incapable de produire la moindre note. L'Effacement est une exécution technique. Je sens une goutte de sueur froide glisser le long de ma colonne vertébrale, entre la quatrième et la cinquième vertèbre lombaire. Maal referme la boîte avec un bruit sourd, un claquement de cercueil.

— Le Cercle de Marbre ne tolère pas le gaspillage, continue-t-elle. Un talent qui échoue est une fuite d'énergie qu'il faut colmater. Julian est déjà en train de subir la première phase. On lui retire son identité légale. Ses comptes bancaires sont gelés. Ses empreintes digitales seront lissées au laser ce soir. Demain, il sera une ombre dans la forêt de mélèzes. Une proie pour les héritiers.

Elle se tourne vers moi. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne, dépourvues de toute chaleur humaine. Elle pose sa main sur mon épaule. La pression est calibrée : exactement huit cents grammes. Une prise de contrôle, pas un geste d'affection.

— Tu penses que je t'ai fait venir ici pour t'effrayer, Clara. C'est une erreur de calcul. Je t'ai fait venir pour t'armer.

Elle m'entraîne vers le fond de la salle, derrière une cloison de plomb destinée à isoler les radiations. Là, un violon est posé sur un support. Ce n'est pas un instrument classique. La table d'harmonie est en aluminium brossé. Les cordes sont des fils d'acier chirurgical, plus fins que des cheveux, tendus à une pression qui ferait éclater n'importe quel bois d'épicéa.

— Valmont est une caisse de résonance, explique Maal. Les murs de l'Atrium, les couloirs de marbre, tout a été conçu par des acousticiens pour amplifier la domination de Thorne. Le bâtiment est un instrument dont il joue. Mais chaque structure possède une fréquence de résonance critique. Un point de rupture où la matière ne peut plus absorber la vibration et se désintègre.

Elle prend l'archet. Les crins sont noirs, imprégnés d'une colophane métallique qui scintille sous les néons. Elle le pose sur la corde de Mi de l'instrument en aluminium. Elle ne joue pas de musique. Elle produit un sifflement strident, une fréquence pure, dénuée d'harmoniques, qui semble percer l'émail de mes dents.

— Écoute le mur, ordonne-t-elle.

Je pose ma paume contre la paroi en béton. Au début, rien. Puis, une micro-vibration. Un frisson qui remonte de mes capteurs tactiles jusqu'à mon radius. Le béton chante. Il entre en sympathie avec l'acier.

— Si tu connais la géométrie de la pièce, tu peux diriger l'onde, dit Maal. Tu peux créer des zones de silence absolu où tes ennemis ne s'entendront plus respirer, ou des points de concentration acoustique capables de briser les capillaires de l'oreille interne. Thorne utilise le son pour vous briser. Tu vas utiliser la physique pour l'abattre.

Elle me tend l'instrument en aluminium. Il est incroyablement lourd. Le contact du métal contre ma joue est une brûlure glaciale. Je prends l'archet. Ma main droite tremble imperceptiblement. Je corrige immédiatement la tension de mon poignet. Je suis un vecteur. Je suis une extension de cette machine de guerre.

— Pourquoi ? je demande. Ma voix est sèche, une ponctuation brève dans le bourdonnement du néon.

— Parce que l'Exception est une maladie, répond Maal sans ciller. Thorne veut une humanité purifiée par l'art. Je veux un art qui déchire l'humanité jusqu'à ce qu'il ne reste que la vérité brute. Tu es mon levier, Clara. Ta colère est la force. Ton violon est le point d'appui. Nous allons soulever cette forteresse et la regarder s'écraser dans la vallée.

Elle s'approche de moi, si près que je peux sentir l'odeur de café rance et de menthe qui émane de son haleine. Elle saisit mon poignet gauche, celui dont le doigt est blessé. Elle appuie sur la plaie. La douleur est fulgurante, une décharge électrique qui remonte jusqu'à mon cortex cérébral.

— N'oublie jamais cette douleur, dit-elle. Elle est ton diapason. C'est le seul signal

authentique dans un monde de bruit parasite.

Je retire ma main. Je ne la regarde pas. Je regarde l'instrument en aluminium. Je comprends maintenant que Maal n'est pas ma mentore. Elle est une ingénieure qui calibre une arme. Je suis le pion qu'elle avance sur un échiquier de granit, espérant provoquer un effondrement systémique. Elle ne se soucie pas de ma survie. Elle se soucie de l'impact que ma chute produira sur les fondations de Valmont.

— Entraîne-toi, dit-elle en se dirigeant vers la sortie. La fréquence de l'Atrium est de 432 hertz. C'est la fréquence de la soumission. Trouve la dissonance. Trouve le battement qui crée l'interférence destructive.

Elle disparaît dans l'ombre du couloir. Je reste seule dans cette cave, entourée des dossiers des fantômes de Valmont. Je pose l'archet sur les fils d'acier. Je ferme les yeux. Je n'essaie pas de produire une mélodie. Je cherche le point où le métal rencontre la roche. Je tire l'archet. Le son qui en sort est un hurlement de machine, une striduration d'insecte géant. Le verre d'une ampoule au plafond éclate, projetant des éclats de silice sur le sol de zinc.

Je ne sursaute pas. J'enregistre le phénomène. La pression acoustique a dépassé la limite élastique du verre. C'est une donnée factuelle. Une preuve de concept.

Je regarde les éclats de verre brisé. Ils brillent comme des diamants de synthèse sous la lumière crue. Je pense à Sofia, dont l'identité est en train d'être broyée par les algorithmes de Thorne. Je pense à Julian, qui court sans doute en ce moment même dans la neige métallique, les poumons brûlés par l'air rare, traqué par des loups en costume de flanelle.

Mon complexe d'infériorité, cette vieille cicatrice qui me ronge, change de nature. Ce n'est plus une faiblesse. C'est une masse. Une inertie que je vais lancer contre les murs de ce conservatoire. Ils pensent m'avoir isolée en me donnant le talent. Ils ne se

rendent pas compte que l'isolement est la condition nécessaire à la détonation.

Je passe une heure à explorer les fréquences. Chaque note est une sonde lancée dans la structure du bâtiment. Je sens les failles dans le béton, les tensions dans les poutres d'acier, les résonances dans les conduits d'aération. Je cartographie ma future zone de combat. Le violon en aluminium devient chaud sous mes doigts, la friction de l'archet transformant l'énergie mécanique en chaleur thermique. Ma plaie s'est rouverte. Une goutte de sang tombe sur la table d'harmonie métallique et s'évapore avec un léger grésillement.

Le temps se dilate. Les minutes deviennent des cycles vibratoires. Je n'ai plus faim. Je n'ai plus soif. Je ne suis plus Clara. Je suis un oscillateur à quartz, une fréquence pure lancée à l'assaut du silence de Valmont.

Lorsque je quitte enfin le sous-sol, l'ascenseur me remonte vers la surface. Le changement de pression me fait mal aux tempes. Je sors dans le couloir de marbre blanc. Il est minuit. Le silence est total, mais pour moi, il est désormais saturé de bruits que personne d'autre n'entend : le craquement des joints de dilatation, le murmure des transformateurs électriques, le souffle de l'air conditionné.

Je croise une patrouille de gardes en livrée grise. Ils ne me voient pas. Je suis une anomalie dans leur champ de vision, un bruit parasite qu'ils ont appris à ignorer. Je regagne ma cellule. Mon lit est froid, les draps en lin ont la texture du papier de verre. Je pose mon violon dans son étui, à côté de l'instrument en aluminium que j'ai dissimulé sous ma couette.

Le contact du métal contre ma jambe m'empêche de dormir. C'est une présence étrangère, une mine antipersonnel que j'ai introduite dans mon intimité. Je fixe le plafond. Les ombres des mélèzes noirs dansent sur les murs de granit, dessinant des spectres de fréquences que je suis seule à pouvoir décoder.

Thorne pense m'avoir conquise en me montrant ma propre ambition. Maal pense m'avoir recrutée en me montrant la vérité. Ils font tous les deux la même erreur de calcul : ils croient que je suis un instrument qu'on peut accorder à sa guise. Ils oublient que les cordes trop tendues ne se contentent pas de casser. Elles fouettent le visage de celui qui les manipule.

Je ferme les yeux. Le rythme de mon cœur se cale sur le grésillement lointain d'un néon défectueux dans le couloir. Je ne ressens aucune peur. Seulement une anticipation technique. La partition de la destruction est écrite. Il ne me reste plus qu'à choisir le moment de l'exécution.

La musique est une fréquence, Clara ; trouve celle qui brise le verre, et tu seras libre.

Chapitre 6

Partition pour une ombre

Le givre sur les vitres dessinait des formes de mains qui grattaient pour entrer. Des phalanges de glace translucide, figées dans une tentative d'effraction désespérée contre le triple vitrage thermique du Conservatoire. À l'extérieur, la forêt de mélèzes noirs n'était qu'une masse de graphite sur le blanc de la neige métallique. L'air, dans le grand hall, avait le goût de l'ozone et du sang sec.

Je passai l'index sur la bordure de mon étui en fibre de carbone. La surface était lisse, froide, sans la moindre aspérité. À ma droite, le buste en bronze de Valmont exhalait une odeur de métal oxydé. Un courant d'air descendit des hauteurs du dôme, charriant un parfum de colophane chauffée et de sapin gelé. Les couloirs de marbre blanc, d'une stérilité clinique, amplifiaient le moindre frottement de tissu, le moindre battement de cil. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une tension acoustique délibérée, un piège tendu pour capturer la moindre dissonance.

Une rumeur circulait depuis le lever du jour, une vibration basse fréquence qui se transmettait par les os plutôt que par les oreilles. Un ancien élève. Un "effacé". On l'avait aperçu à la lisière des mélèzes, une silhouette d'ombre contre la neige, un spectre dont l'identité légale avait été broyée par Thorne. L'idée se propageait comme une moisissure sur une table d'harmonie. Les regards ne se croisaient plus ; ils s'évitaient avec une précision chirurgicale. On vérifiait la tension de ses cordes trois fois de plus qu'à l'accoutumée. On ajustait ses épaulières avec des mains moites.

Je repérai Julian près de la balustrade de granit. Sa posture, habituellement un angle droit parfait de 90 degrés, présentait une déviation de deux ou trois millimètres vers la gauche. Un affaissement de l'ischion. Une micro-fatigue du trapèze. Son visage,

d'une pâleur d'albâtre, semblait avoir été sculpté dans une matière plus fragile que d'habitude. Il tenait son violon de 1720 comme s'il s'agissait d'une arme dont il aurait oublié le fonctionnement.

Il ne me vit pas approcher. J'enregistrai la cadence de sa respiration : vingt-quatre cycles par minute. Trop rapide. Une hyperventilation latente. Le prestige de son nom, cette lignée d'archevêques et de capitaines d'industrie, ne suffisait plus à stabiliser sa pression artérielle.

— Ton quatrième doigt traîne sur les extensions, dis-je.

Ma voix frappa le marbre sans écho. Un son sec, dépourvu de toute harmonique de sympathie. Julian sursauta. Ses doigts se resserrèrent sur le manche de l'instrument. Le craquement du vernis séculaire fut un cri dans la nef vide. Il tourna la tête, et je vis l'éclat de la paranoïa dans ses pupilles dilatées.

— Tu as entendu ? murmura-t-il.

— Le sifflement du système de ventilation ? Oui. Il est à 442 hertz aujourd'hui. C'est irritant.

— Non. Dehors. Ils disent qu'il est revenu. Qu'il rôde.

Il désigna la forêt d'un geste saccadé. Ses ongles étaient rongés jusqu'au sang, une rupture nette avec l'esthétique de perfection qu'il affichait d'ordinaire. La corruption morale de Julian n'était pas un choix, c'était une décomposition structurelle. Il était un instrument dont l'âme avait bougé, rendant chaque note irrémédiablement fausse sous la surface.

— L'effacement n'est pas un retour, Julian. C'est une soustraction. On ne revient pas d'un zéro absolu.

Je le dépassai sans attendre de réponse. Mon but n'était pas la conversation, mais l'observation du dommage. Je devais calibrer ma propre résistance par rapport à sa défaillance. Si le maillon le plus fort de la chaîne commençait à se tordre, je devais savoir exactement où la rupture se produirait.

Je me dirigeai vers les studios de répétition du troisième étage, là où les murs de granit brut absorbaient les sons pour ne laisser que la pureté du signal. L'ascenseur en verre glissa le long de la paroi rocheuse. À mesure que je montais, la pression dans mes oreilles changeait. Le Conservatoire était une forteresse incrustée dans la crête, un parasite de pierre accroché à la montagne.

En passant devant le studio 14, j'entendis un son qui m'arrêta net. Ce n'était pas de la musique. C'était le bruit d'un archet que l'on écrase sur les cordes, une pression de plusieurs kilos qui transforme le son en une griffure métallique. Julian était à l'intérieur. Il aurait dû être en cours de solfège supérieur avec Maal.

Je m'approchai de l'oculus de la porte. L'épaisseur du verre déformait légèrement l'image, lui donnant une texture aquatique. Julian était seul. Son violon était posé sur un pupitre en acier chirurgical. Il était penché sur son téléphone, un appareil crypté dont la lumière bleue accentuait les cernes sous ses yeux. Ses lèvres bougeaient sans produire de son, une récitation de détresse.

Il tenait une feuille de papier, froissée, dont le grain semblait épais, onéreux. Du papier de coton pressé à froid. Le genre de support que sa famille utilisait pour les ordres d'exécution financière. Je vis ses épaules tressauter. Une larme tomba sur le vernis de son instrument. Le sel de l'eau sur le bois de trois cents ans. Un sacrilège technique. L'humidité allait s'infiltrer dans les pores du sapin de Crémone, modifier la densité de la table, ruiner la projection sonore.

Il ne pleurait pas par tristesse. Il pleurait par impuissance mécanique. Il était

contraint. Le système Thorne n'était qu'une extension du système familial de Julian. Une boucle de rétroaction négative où l'échec n'était pas une option, mais un arrêt de mort sociale.

Je reculai dans l'ombre du couloir. Ma décision fut prise en 0,4 seconde. L'empathie était une erreur de calcul que je ne pouvais me permettre. Sa faiblesse était ma donnée d'entrée. Sa chute était mon levier.

Je savais qu'il possédait la partition de référence du Caprice n°24, annotée par le Grand Maître précédent, une carte routière de chaque micro-mouvement, de chaque changement de pression de l'archet nécessaire pour atteindre la perfection transcendante exigée pour la Bourse d'Ivoire. Sans cette partition, Julian perdrait son seul ancrage. Sans elle, je doublerais ma vitesse d'exécution technique.

J'attendis qu'il quitte le studio. Il sortit cinq minutes plus tard, marchant comme un automate, son violon laissé à l'abandon sur le pupitre — une faute professionnelle grave. Il ne ferma pas la porte à clé. Sa paranoïa avait saturé ses processeurs cognitifs, lui faisant oublier les protocoles de sécurité élémentaires.

Je me glissai dans la pièce. L'odeur y était confinée : sueur froide, colophane en poussière et ce parfum de vieux papier qui caractérisait la bibliothèque privée de Julian. La température était maintenue à 19 degrés exactement pour préserver les instruments. Le silence était total, seulement rythmé par le ronronnement des capteurs de mouvement au plafond.

La partition était là, dans un dossier en cuir noir posé sur le banc de marbre. Je m'approchai. Mes pas ne produisaient aucun son sur le sol en résine époxy. Mes mains, gantées de soie fine pour ne pas laisser d'empreintes de sébum, s'emparèrent du dossier.

Je l'ouvris. Le papier avait la texture de la peau de vélin. Les annotations étaient d'un

noir d'encre de Chine, des signes cabalistiques qui dictaient la position de chaque tendon, la vitesse de chaque influx nerveux. C'était plus qu'une partition. C'était le code source d'un être humain transformé en machine de précision.

À ce moment-là, un craquement résonna contre la vitre du studio.

Je me figeai. Mon cœur battit une mesure à 120, puis je le forçai à redescendre à 60. Je tournai la tête vers la fenêtre.

De l'autre côté du verre, à travers le givre qui continuait de ramper, je vis un visage. Ou plutôt, l'idée d'un visage. Une peau brûlée par le froid alpin, des yeux qui n'étaient plus que des fentes sombres, dépourvues d'humanité. C'était lui. L'effacé. Il n'était pas une rumeur. Il était une réalité biologique, un déchet du système Thorne qui s'accrochait à la paroi du Conservatoire comme une tique.

Il ne me regardait pas moi. Il regardait l'instrument de Julian. Il regardait le luxe, la structure, l'ordre qu'il avait perdus. Ses mains, enveloppées de chiffons gris, frottèrent le verre. Le bruit était celui d'un ongle sur une ardoise, une fréquence stridente qui fit vibrer les cordes du violon sur le pupitre. Un "La" fantôme résonna dans la pièce.

Je ne ressentis pas de peur. J'analysai la menace. La vitre ne céderait pas. Elle était conçue pour résister à des vents de 200 km/h et à des impacts de débris. L'homme à l'extérieur était mourant. Sa température corporelle devait être en dessous du seuil de survie à long terme. Il était un bruit parasite que le Conservatoire finirait par filtrer.

Pourtant, la vue de ses doigts noirs de gel sur le cristal me rappela la nature du contrat. Valmont ne tolérait pas l'erreur. L'excellence ou l'effacement. Il n'y avait pas de fréquence intermédiaire.

Je glissai la partition sous ma veste, contre ma propre peau. La fraîcheur du papier contrastait avec la chaleur de mon corps. C'était une sensation de vol pur, une

extraction de données hostile.

Je sortis du studio. Le couloir était désert. Le silence était redevenu cette masse compacte, presque solide, qui pesait sur les épaules. Je regagnai ma chambre en évitant les caméras thermiques par les conduits de service, un chemin que Maal m'avait montré sans jamais le nommer.

Une fois dans ma cellule, je m'assis sur mon lit de granit recouvert d'un matelas de crin. Je ne rallumai pas la lumière. L'éclat de la lune sur la neige suffisait à éclairer les pages de la partition de Julian.

Je passai mes doigts sur les notes. Je sentais le relief de l'encre. Chaque mesure était un piège que je savais désormais éviter. Chaque annotation était une arme que je retournais contre mon rival. Julian était fini. Il ne le savait pas encore, mais sa chute avait commencé au moment où son épaule avait dévié de trois millimètres.

Le vent hurla contre la forteresse, un sifflement aigu qui s'engouffra dans les fissures de la crête alpine. En bas, dans les mélèzes noirs, une ombre se déplaçait peut-être encore, cherchant une chaleur qu'elle ne retrouverait jamais.

Je serrai le dossier contre ma poitrine. Ce n'était pas un geste de réconfort. C'était la possession d'un avantage tactique. Le papier était dur, ses angles s'enfonçaient dans mon plexus. C'était la seule réalité qui comptait.

La colophane sur mes doigts laissait des traces blanchâtres sur le cuir noir. Une signature de poussière. Un témoin de ma trahison.

Je fermai les yeux, visualisant le mouvement de mon archet pour le lendemain. La partition de Julian battait contre mon cœur, non par amour, mais comme un trophée de guerre.

L'air dans la pièce était à 18,5 degrés. Le taux d'humidité était de 40 %. Mon violon, dans son étui, restait parfaitement accordé. Tout était sous contrôle. Tout était prêt pour l'exécution finale.

Je restai ainsi, immobile dans l'obscurité, écoutant le craquement du bâtiment qui se contractait sous l'effet du froid. Le granit travaillait. Les tensions s'accumulaient dans les fondations. Quelque part, une fibre de verre se brisa imperceptiblement dans la structure.

Le silence de Valmont était une symphonie de prédateurs.

Je n'étais plus une élève. J'étais une variable d'ajustement qui venait de fausser tout l'équilibre du système Thorne.

Demain, le sang de Julian aurait le goût de la colophane et de la défaite.

Demain, je serais la seule note pure dans ce monde de bruits parasites.

La partition était froide contre ma peau, une plaque de glace qui ne fondrait jamais.

Chapitre 7

L'audition des spectres

Le noir était si dense qu'il semblait avoir une texture de velours étouffant. Ce n'était pas une simple absence de lumière, mais une matière solide, une mélasse d'obscurité qui s'engouffrait dans les narines et tapissait l'arrière de la gorge d'un goût de poussière de graphite. L'air dans la Salle des Échos, située au niveau -3 du Conservatoire, était statique. Zéro courant d'air. Une température maintenue chirurgicalement à 19,2 degrés pour stabiliser l'hygrométrie des tables d'harmonie.

Je sentais le poids du violon contre ma clavicule gauche. Le mentonnet en ébène mordait la peau, juste au-dessus du nerf. Une douleur familière, nécessaire. Mon index gauche pressait la corde de Mi, sentant la légère résistance du métal argenté contre la pulpe. J'évaluais la tension : environ huit kilos de pression exercés par l'âme sur le fond de l'instrument. Tout était en équilibre précaire. Autour de moi, onze autres présences respiraient. Douze au total. Douze corps émettant une chaleur infrarouge que je ne pouvais pas voir, mais dont je percevais les pulsations acoustiques.

À ma droite, à environ deux mètres quarante, le souffle de Julian était trop court. Une arythmie de panique. 0,8 seconde d'inspiration, 0,4 seconde d'expiration. Trop rapide pour maintenir un coup d'archet linéaire sur soixante-quatre mesures. Son épaule droite devait être contractée de deux centimètres vers le haut. Un défaut structurel. Julian, l'héritier des lignées de marbre, craquait avant même la première note. Sa peur sentait la sueur acide et l'amidon de son col trop serré.

— L'obscurité est la seule vérité de l'interprète.

La voix de Thorne tomba du plafond, répercutée par les panneaux acoustiques en granit. Elle n'avait pas de direction. Elle était partout. Un son mat, sans harmonique de tête. Le son du pouvoir pur.

— Dans la lumière, vous trichez avec vos yeux. Vous ajustez votre position sur l'image que vous projetez. Ici, il n'y a plus d'image. Il n'y a que la vibration. Si vous perdez votre axe, vous perdez votre place à Valmont. Commencez.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'obscurité. Un vide pneumatique.

Je levai l'archet. Mon bras droit se déplaça dans le noir avec la précision d'un servomoteur. Maal m'avait appris à cartographier l'espace par les ondes. Chaque mur de cette salle renvoyait le son d'une manière spécifique. Le granit brut à l'est, le verre blindé à l'ouest. J'attaquai la **Partita n°2** de Bach. Le **Ciaccona**.

La première note, un Ré, déchira le noir. Je ne la vis pas, je la sentis dans mon sternum. La vibration voyagea à travers le bois, passa par le chevalet, descendit dans l'âme, puis se propagea dans mes os. Ma mâchoire servait de conducteur. La fréquence était parfaite : 442 Hertz. L'attaque était franche, le crin de cheval mordant la corde avec une pression de 120 grammes.

Les autres suivirent. Une cacophonie de débutants cherchant leur repère dans le vide. Onze violons s'engouffrèrent dans la pièce, créant un maelström de fréquences divergentes. C'était l'épreuve des spectres : tenir sa ligne mélodique alors que le chaos sonore cherchait à déstabiliser l'oreille interne.

Je me concentrai sur la texture de ma colophane. Elle était riche, collante, une résine de mélèze de haute altitude qui donnait au son une rugosité métallique, presque organique. À chaque changement de position, mes doigts glissaient sur la touche en ébène. Je sentais la température de la corde monter sous l'effet de la friction. 32 degrés. 35 degrés.

Julian, à ma droite, commença à dévier. Son *do* dièse était trop bas de quelques cents. Un glissement de terrain acoustique. Je l'entendais compenser, son archet tremblant contre les cordes, produisant un sifflement parasite. Je n'éprouvai aucune satisfaction, juste une validation technique. Il était un système en train de faillir.

Soudain, un son qui n'appartenait pas à la partition perça la masse sonore.

Ce n'était pas un violon. Ce n'était pas une erreur de doigté.

C'était une onde de choc haute fréquence. Un cri. Mais un cri filtré par l'épaisseur du granit et du verre, un hurlement qui arrivait de l'extérieur, là où la forêt de mélèzes noirs étouffait la lumière de la lune. Le son était bref, une modulation ascendante qui se brisa net, comme une corde qui casse sous une tension excessive.

Mon influx nerveux vacilla. Un micro-spasme dans mon avant-bras gauche. Je le corrigeai instantanément. *Respire. Analyse. Filtre.* Le cri avait une signature acoustique de terreur pure, une expulsion d'air brutale provoquée par une compression thoracique. L'Effacé. L'homme que j'avais vu à travers le givre.

Le rythme de la pièce s'accéléra sous mes doigts. Mes mesures devenaient des calculs de survie. Je percevais le bruit des autres : certains s'étaient arrêtés. Le silence de leurs instruments était une aveu de faiblesse. Dans le noir, l'absence de son équivalait à une disparition. On entendait des respirations haletantes, le choc d'un archet contre un pupitre en acier.

— Continuez, ordonna la voix de Thorne. Le bruit extérieur n'est qu'une texture. Intégrez-le.

Je n'arrêtai pas. Je dilatai le temps. Chaque double croche devenait une éternité de sensations. Le contact du bouton de nacre sous mon pouce. L'odeur d'ozone qui

commençait à saturer la pièce, signe que les purificateurs d'air tournaient à plein régime pour évacuer l'humidité des corps en panique.

Le cri se répéta, plus proche cette fois, ou peut-être était-ce l'écho qui jouait avec les angles de la salle. Il fut suivi d'un martèlement rythmique. Quelque chose frappait les parois extérieures du Conservatoire. Des coups sourds, des basses fréquences qui faisaient vibrer le sol en granit. C'était le son d'un corps que l'on jette contre une structure inébranlable.

Boum.

Boum.

Le rythme des coups était de 60 battements par minute. Un métronome de mort.

Je jouais la section des arpèges. Mes doigts sautaient d'une corde à l'autre avec une régularité mathématique. Je sentais la sueur perler à la racine de mes cheveux, une goutte glacée qui descendait lentement le long de ma tempe, traversant ma pommette pour finir sa course sur le bord du violon. Je ne clignai pas des yeux, même si le noir rendait l'exercice inutile.

À ma gauche, Sofia — je reconnus son vibrato trop large, signe d'une musculature mal contrôlée — lâcha un sanglot. Le son de sa détresse était une dissonance insupportable. Son violon s'arrêta avec un grincement sec. J'entendis le bruit du bois tombant sur le marbre. Un craquement. L'âme du violon qui saute. Une mort instrumentale.

— Un, murmura une voix près de moi.

Était-ce Julian ? Sa voix était un souffle de givre.

Je ne répondis pas. Je n'existais plus qu'à travers le frottement du crin sur l'acier. La

musique était une armure, une construction géométrique qui me séparait du chaos. Le morceau touchait à sa fin. Les dernières mesures, des accords massifs, quadruples cordes exigeant une pression maximale de l'archet et une précision millimétrée des doigts de la main gauche pour éviter que l'harmonie ne s'effondre.

J'écrasai l'archet sur les cordes pour le dernier accord. Un Ré mineur qui résonna dans toute la salle, saturant l'espace, masquant pendant trois secondes les coups contre les murs et les cris du dehors. Puis, je coupai le son.

Le silence qui revint fut immédiat et violent. On aurait dit qu'on m'avait plongé la tête sous une eau glacée.

Le froid de la salle sembla descendre de plusieurs degrés en un instant. Mes doigts étaient engourdis. Je restai immobile, l'archet levé, attendant que la dernière harmonique s'éteigne complètement dans les pores du granit.

La lumière ne revint pas brusquement. Elle revint par paliers de 10 %, une transition indolore pour les rétines, mais brutale pour l'esprit.

Le blanc clinique du Conservatoire agressa mes yeux. Je clignai des paupières, les muscles de mes pupilles se contractant douloureusement pour s'adapter à la réverbération sur le marbre.

Thorne était debout au centre de la salle, les mains derrière le dos, son costume noir sans un pli. Il ne regardait personne en particulier. Ses yeux étaient deux billes de verre poli, reflétant les néons du plafond.

Je fis l'inventaire de la pièce.

Le violon de Sofia était au sol, fendu en deux comme un fruit trop mûr. Les éclats de vernis brillaient sous la lumière artificielle. Sofia elle-même n'était plus là. Sa chaise

était vide. Pas de trace de lutte. Pas de mouvement. Juste un espace vacant entre deux pupitres.

Julian était blême. Une trace de sang coulait de sa lèvre inférieure, qu'il avait dû mordre jusqu'au derme. Ses mains tremblaient de façon incontrôlable, un spasme neurologique qui rendait toute pratique musicale impossible pour les prochaines heures. Il fixait la chaise vide de Sofia avec une expression de pure horreur technique : il analysait la probabilité de sa propre disparition.

Je regardai mes mains. Elles étaient stables. Une fine couche de poussière de colophane blanche recouvrait mon index et mon pouce, comme une peau de fantôme. Mon pouls était à 64 battements par minute. Normal.

— La musique n'est pas une expression de l'âme, dit Thorne d'une voix basse, presque confidentielle. C'est une discipline de la matière. Ceux qui se laissent distraire par le bruit du monde sont eux-mêmes du bruit. Et le bruit doit être éliminé pour que la mélodie soit pure.

Il s'approcha du violon brisé de Sofia. Il le contourna sans le toucher, comme s'il s'agissait d'une carcasse d'animal en décomposition.

— Le triage est une nécessité biologique, continua-t-il. Nous sommes dans une phase d'accélération. La médiocrité est un virus. Si nous ne coupons pas les membres gangrénés, c'est tout le corps de l'Excellence qui meurt.

Il leva les yeux vers nous. Son regard s'arrêta sur moi pendant une fraction de seconde. Un contact thermique. Je ne baissai pas les yeux. Je n'offris aucune émotion. Je restai une surface polie, impénétrable. Il vit en moi ce qu'il cherchait : un outil parfaitement affûté, dépourvu de la friction de l'empathie.

— Sortez, dit-il simplement. Préparez-vous pour la phase suivante. Le froid va

s'intensifier.

Je rangeai mon violon dans son étui en fibre de carbone. Le clic des verrous fut le seul son dans la pièce. C'était un son sec, définitif. Un son d'armement.

En sortant de la salle, je passai devant les grandes baies vitrées qui donnaient sur la crête alpine. Dehors, la tempête de neige avait repris. Le vent projetait des cristaux de glace contre le verre avec une violence métallique. Mais ce qui attira mon regard, ce ne fut pas la neige.

Sur la vitre, à hauteur d'homme, il y avait une trace. Une marque de main ensanglantée, dont la chaleur avait fait fondre le givre avant de geler à nouveau. Le sang était d'un rouge sombre, presque noir, figé dans la structure cristalline de la glace. Les doigts étaient longs, déformés par le froid, les ongles arrachés par l'effort de s'agripper à la paroi lisse.

Je ne ralentis pas. Je ne m'arrêtai pas pour examiner la preuve. Mon cerveau enregistra l'information : la menace n'était plus une rumeur, elle était une pression physique sur les limites du Conservatoire. Les "Effacés" ne se contentaient plus de mourir en silence dans les bois. Ils cherchaient à revenir.

Le couloir de marbre blanc s'étirait devant moi, stérile et infini. Mes pas ne produisaient aucun écho sur le tapis de velours cramoisi qui étouffait désormais les circulations.

Je comptai les pupitres vides dans la salle de répétition en passant devant la porte ouverte.

Il restait sept pupitres sur les douze du début de la semaine.

Chapitre 8

Le Cercle de Marbre

Le tiroir ne contenait pas d'argent, mais une liste de noms rayés avec une précision chirurgicale. L'acier du verrou avait cédé sous la pression de mon levier improvisé — une cheville de violoncelle en ébène, récupérée dans l'atelier de lutherie, dont j'avais affûté la pointe jusqu'à ce qu'elle puisse mordre le métal. Le clic avait été sec, une harmonique pure dans le silence pressurisé du bureau directorial.

L'air ici différait de celui des couloirs. Il était plus dense, saturé d'une odeur de cèdre ancien et d'ozone, provenant d'un purificateur d'air dissimulé derrière une rangée de reliures en cuir. Mes narines identifiaient une note résiduelle de thé Lapsang Souchong et le parfum froid du granit poli. Aucune trace humaine. Thorne n'habitait pas ce bureau ; il l'occupait comme une extension de son système nerveux.

Mes doigts, protégés par des gants de soie fine pour ne pas altérer ma sensibilité tactile, parcoururent le premier document. Le papier était un vélin lourd, 120 grammes, dont le grain rappelait la peau d'un prédateur.

Le nom de Sofia figurait en haut de la troisième page. Sous son nom, pas de notes sur son vibrato instable ou sa tendance à précipiter les démanchés dans le registre aigu. Juste une série de coordonnées géographiques et un tampon à l'encre grasse, d'un rouge artériel : GIBIER.

Je passai mon pouce sur le mot. L'encre n'était pas tout à fait sèche. Elle avait été apposée après la séance de ce matin.

Ma respiration resta calée sur un rythme de 60 battements par minute. Un métronome

interne. Je ne cherchai pas à comprendre l'émotion que cela aurait dû provoquer. L'émotion est un frottement inutile, une perte d'énergie cinétique. J'analysai la structure du dossier.

Chaque nom était associé à un code couleur. Les noms rayés en noir étaient ceux des années précédentes. Les noms soulignés en or étaient les bénéficiaires de la Bourse d'Ivoire. Julian occupait cette catégorie. Son dossier était épais, rempli de graphiques de progression qui ressemblaient à des électrocardiogrammes. Mais ce qui attira mon attention fut la clause finale, rédigée dans une police de caractères si petite qu'elle exigeait une attention oculaire maximale.

Le Récipiendaire s'engage à assurer la maintenance de la Pureté pour une durée de trois cycles. Sa fonction mutera de l'Exécution vers la Régulation.

La Régulation.

Je dépliai une carte glissée dans le rabat du dossier. C'était un relevé topographique de la forêt de mélèzes noirs entourant le Conservatoire. Des zones étaient délimitées par des cercles de craie blanche. La zone A, la zone B, la zone de Curée.

Le gagnant n'obtenait pas la liberté. Il n'obtenait pas une place dans un orchestre international ou une villa sur les rives du lac de Côme. Il obtenait un fusil à lunette thermique ou, plus probablement, un arc de précision pour maintenir la tradition organique du Cercle de Marbre. Le gagnant devenait le Chasseur. Il traquait ceux avec qui il avait partagé le pain noir et la colophane le mois précédent.

Un courant d'air froid lécha ma nuque. La température de la pièce venait de chuter de deux degrés.

Je ne me retournai pas immédiatement. Je refermai le tiroir avec une lenteur de reptile, m'assurant que le pêne s'enclenchait sans un bruit. Je rangeai la cheville

d'ébène dans ma manche.

— L'inclinaison de ton buste trahit une légère surcharge sur l'ischion gauche, Clara. Tu es en déséquilibre.

La voix du professeur Maal était un frottement de crin sur une corde de do trop tendue. Elle était là, dans l'ombre du coin bibliothèque, ses yeux sombres captant la faible lueur qui filtrait des montagnes. Elle ne portait pas sa tenue de cours, mais une veste de chasse en laine bouillie, vert sombre, qui absorbait la lumière.

— Le bureau de Thorne est une chambre acoustique, dis-je sans me retourner. On entend les intentions avant les pas. Pourquoi m'avez-vous laissée entrer ?

Je me retournai enfin. Maal ne tenait pas d'arme. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine, les doigts longs et noueux, marqués par quarante ans de pratique intensive. Des mains capables de briser un cou ou d'interpréter le Concerto pour violon de Sibelius avec une clarté divine.

— Pour vérifier si tu avais enfin compris que la partition n'est pas ce qui est écrit, mais ce qui se cache entre les lignes, répondit-elle. Tu as lu le dossier de Sofia ?

— J'ai lu son arrêt de mort.

— Ne sois pas mélodramatique. Le mélodrame est pour les pianistes de salon. Ce que tu as lu, c'est son utilité finale. Sofia a toujours été un "bruit". Une harmonique parasite. Elle ne pouvait pas servir l'Art par sa musique. Elle le servira par sa fuite. Elle offre aux autres la tension nécessaire pour atteindre la perfection.

Elle s'approcha. L'odeur de la forêt s'accrochait à ses vêtements : bois mort, neige ancienne, et quelque chose de métallique qui n'était pas du vernis.

— Vous m'avez aidée, dis-je, ma voix devenant plus sèche, plus technique. Vous avez corrigé ma posture. Vous avez renforcé mes tendons. Vous m'avez appris à isoler chaque nerf de mon bras droit.

— Oui.

— Pas pour que je gagne la bourse.

— La bourse est un mot pour les ignorants, Clara. Je t'ai préparée pour que tu sois celle qui tient l'archet. Pas celle qui sert de corde.

Elle posa une main sur mon épaule. La pression était de trois kilos, exactement. Une pression d'autorité. Son pouce pressa le point de jonction entre mon trapèze et mon cou, là où la tension s'accumule chez les violonistes. Je ne tressaillis pas.

— Thorne voit en toi son futur meilleur instrument, continua-t-elle. Un prédateur capable de filtrer le monde pour n'en garder que l'essence. Julian est trop fragile. Il a l'arrogance du sang, mais pas la dureté de la pierre. Toi, tu as la faim des bas-fonds et la précision d'un scalpel.

— Et si je refuse d'être le Chasseur ?

Maal sourit. C'était un mouvement de lèvres sans chaleur, une simple contraction musculaire.

— On ne refuse pas de respirer. On ne refuse pas la gravité. Regarde tes mains, Clara. Elles sont faites pour saisir, pour trancher, pour dominer la matière. Tu as passé dix-huit ans à vouloir sortir de la boue. Tu y es presque. Il te suffit de franchir la crête.

Elle retira sa main. Le froid revint instantanément sur ma peau.

— Sofia est déjà dans les mélèzes, dit-elle en regardant par la fenêtre. Elle a dix minutes d'avance. C'est le protocole pour les éliminations de mi-semester. Les gardes ne vont pas tarder à lâcher les "Régulateurs" de la promotion précédente. C'est un test de vision pour nous. Nous allons observer leur technique de battue depuis la terrasse nord. Viens.

— Je n'ai pas fini de pratiquer mon Paganini.

— Ton Paganini n'a plus d'importance. La technique pure est acquise. Maintenant, nous passons à l'application.

Elle se dirigea vers la porte dérobée qui menait aux appartements privés. Je restai un instant seule dans le bureau. Mes yeux se posèrent sur le buvard de Thorne. Il y avait une trace de pression, une empreinte en creux laissée par son stylo sur la page suivante.

Je m'approchai et inclinai la lampe de bureau pour révéler le relief.

Clara : Potentiel de rupture élevé. Surveiller l'attachement au sujet S.

Le sujet S. Sofia.

Ils pensaient que j'avais un attachement. Une erreur de calcul de leur part. Mon intérêt pour Sofia n'avait jamais été de l'empathie ; c'était de la comparaison. Elle était le point zéro de mon échelle de valeur. Si elle disparaissait, je perdais mon étalon de mesure.

Je sortis du bureau, non pas vers la terrasse nord, mais vers le vestiaire de l'aile est.

Le marbre sous mes pieds semblait plus dur, plus froid. Chaque pas résonnait comme

un coup de glockenspiel dans mon crâne. Le Conservatoire n'était plus une école. C'était une usine de tri sélectif. Une forge où l'on ne fabriquait pas des artistes, mais des gardiens pour une élite qui craignait par-dessus tout le désordre de la vie réelle.

Dans le vestiaire, l'odeur de la sueur froide et du talc était oppressante. Je récupérai mon manteau en cuir épais, doublé de fourrure de loup. Je vérifiai mes poches. Mon métronome. De la colophane. Ma cheville d'ébène affûtée.

Je ne me dirigeai pas vers la forêt pour sauver Sofia. Ce serait un illogisme tactique. Je me dirigeai vers la forêt parce que le dossier de Thorne contenait une erreur.

Si le gagnant devenait le Chasseur, alors le système reposait sur une hiérarchie de violence. Et dans toute hiérarchie, le sommet est la position la plus vulnérable car elle est la seule à ne pas avoir de prédateur au-dessus d'elle.

Je sortis par la porte de service des cuisines. L'air extérieur me frappa comme une gifle de glace. L'ozone était remplacé par l'odeur brutale de la neige et du bois brûlé. À ma gauche, les chenils du Conservatoire s'agitaient. Les chiens ne jappaient pas. Ils produisaient un grondement de basse fréquence, une vibration qui montait du sol à travers mes bottes.

Je m'enfonçai dans la neige. Mes mouvements étaient fluides, l'économie de geste que Maal m'avait inculquée pour économiser mon oxygène lors des longs solos de Brahms servait désormais à naviguer entre les troncs noirs des mélèzes.

Le vent hurlait dans les aiguilles de pin, créant une polyphonie chaotique. J'isolai les sons.

Craquement de branche à 40 mètres. Vent d'est.

Glissement de tissu contre l'écorce à 15 mètres sur la droite.

Je m'immobilisai contre un tronc. L'écorce était rugueuse, gelée, arrachant quelques

fibres de mon manteau.

Une silhouette apparut dans une trouée de lumière lunaire. C'était Sofia. Elle ne courait pas. Elle trébuchait. Sa jambe gauche traînait, une rupture probable du ligament croisé. Son souffle était un sifflement strident, une flûte mal embouchée. Elle tenait encore son archet dans sa main droite, comme un bâton inutile.

Elle s'arrêta à quelques mètres de moi, s'appuyant contre un rocher de granit couvert de mousse givrée. Son visage n'était plus qu'une tache blanche, dénuée de traits, à l'exception de ses yeux, dilatés par l'adrénaline.

— Clara ? murmura-t-elle.

Sa voix était un échec. Une rupture de fréquence.

— Tu es dans la zone de Curée, Sofia. Ton angle de fuite est de 15 degrés trop à l'ouest. Tu te diriges vers les falaises.

Elle s'effondra au pied du rocher. Le contact de son corps avec la neige produisit un son sourd, mat.

— Ils arrivent, Clara. Je les ai entendus. Ils ne sont pas... ils ne sont pas des hommes. Ils ont des masques. Ils ne disent rien.

— Ce sont les diplômés, dis-je d'une voix dépourvue de timbre. Ils font leur service.

Je m'approchai d'elle. Mon ombre s'étira sur la neige, longue et noire. Je sentais la chaleur qui se dégageait de son corps, une déperdition d'énergie inefficace. Elle tendit la main vers moi, ses doigts gelés cherchant un contact.

Je ne saisis pas sa main. Je pris son archet.

C'était un Tourte original. Une pièce de musée. Le bois de pernambouc était d'une souplesse parfaite, le bouton en or massif équilibrait l'ensemble avec une précision millimétrique.

— Pourquoi tu prends ça ? hoqueta-t-elle.

— Pour que la tension soit correcte.

Je tournai la vis de tension au maximum. Le crin de cheval se tendit jusqu'à émettre une note aiguë sous la pression de mon pouce. Un fa dièse, presque pur. La baguette de bois se courba, à la limite de la rupture.

Un bruit de pas cadencés se fit entendre derrière nous. Réguliers. 120 battements par minute. Un allegro martial.

Trois silhouettes émergèrent de l'obscurité. Ils portaient des manteaux de cérémonie blancs, se fondant dans le paysage, et des masques en porcelaine lisse, sans traits. Leurs mouvements étaient coordonnés, une chorégraphie de chambre. L'un d'eux tenait un arc court en fibre de carbone.

Il ne me regarda même pas. Pour lui, j'étais un élément du décor, ou peut-être une assistante involontaire. Il banda son arc. Le sifflement de la corde fut étouffé par le vent.

Je n'attendis pas qu'il lâche la flèche.

Je n'utilisai pas la force, mais la précision. Je lançai l'archet de Sofia comme un javelot, visant non pas le tireur, mais la jointure de son épaule, là où le vêtement était le plus mince pour permettre le mouvement. La pointe en métal de la hausse percuta l'articulation.

Le cri de l'homme fut une dissonance bienvenue.

Je me jetai en avant, utilisant l'inertie de ma chute pour balayer les jambes du second Régulateur. Sa chute sur le granit fut accompagnée d'un craquement d'os — un radius ou un cubitus, le son était trop sec pour être une simple luxation.

Je récupérai la flèche qui était tombée au sol. Elle était en aluminium, la pointe barbelée.

Le troisième homme s'arrêta. Il ne semblait pas surpris. Il analysait la situation. Il inclina la tête, un mouvement que j'avais vu mille fois chez Thorne lorsqu'il écoutait une interprétation médiocre.

— Tu n'es pas le gibier, Clara, dit-il derrière son masque de porcelaine. Tu es l'élève. Tu romps le protocole.

— Le protocole est basé sur la conservation de l'élite, répondis-je en me relevant. Je conserve ce qui m'appartient.

— Elle ne t'appartient pas. Elle est un déchet.

— Elle est mon témoin. Sans elle, il n'y a pas d'échelle de grandeur. Sans elle, vous n'êtes que des techniciens dans un abattoir.

Je sentis une pointe de chaleur dans ma main. Le sang de l'homme que j'avais frappé avait éclaboussé la neige. Un rouge éclatant sur le blanc stérile.

Le Régulateur fit un pas vers moi. Il était plus grand, plus lourd. Il dégageait une odeur de cuir neuf et de menthe poivrée.

— Tu vas échouer, Clara. L'Effacement est la seule issue pour ceux qui développent des frictions.

— La friction est ce qui permet de produire un son, dis-je en serrant la flèche d'aluminium entre mes doigts. Sans résistance, il n'y a que le silence. Et Thorne déteste le silence.

Je ne l'attaquai pas. Je restai en position, le poids réparti équitablement sur mes deux jambes, le menton haut, le bras droit prêt à l'attaque, exactement comme Maal me l'avait appris pour attaquer les accords du début du Concerto de Tchaïkovski.

L'homme hésita. Pour la première fois, le rythme de ses pas se brisa. Il recula d'un centimètre.

C'était tout ce dont j'avais besoin. La preuve que le système pouvait être déstabilisé par une variable imprévue.

— Retourne au Conservatoire, Clara, dit-il enfin. Nous finirons ceci lors de l'Examen.

Ils ramassèrent leur compagnon blessé. Leurs manteaux blancs disparurent dans la tempête, comme des fantômes retournant dans leur machine.

Je restai seule avec Sofia. Elle tremblait de tout son corps, un spasme thermique qui indiquait le début d'une hypothermie de stade 2.

Je ramassai son archet. La baguette de pernambouc était brisée en deux. Le crin pendait, inutile, comme une chevelure de noyée.

— Tu m'as... tu m'as sauvée ? murmura-t-elle.

Je la regardai. Son visage était une insulte à la perfection que je poursuivais. Elle était faible, brisée, inutile.

— Non, dis-je froidement. Je me suis entraînée.

Je l'aidai à se relever, non par compassion, mais parce qu'elle était la preuve vivante de ma supériorité technique sur les Régulateurs de Thorne. Elle était mon trophée provisoire.

Alors que nous remontions vers la forteresse de granit, je sentis un changement dans ma structure interne. La Bourse d'Ivoire n'était plus mon objectif. Le Conservatoire n'était plus mon temple.

Je n'étais plus une élève. Je n'étais plus une virtuose cherchant l'approbation d'un maître.

J'étais un prédateur en cours de dressage, et je venais de réaliser que le dresseur était lui aussi fait de chair, de tendons et d'os. Des matières qui, sous une pression suffisante, finissent toujours par rompre.

Le Conservatoire de Valmont brillait sur la crête, une dent de verre plantée dans le ciel noir. À l'intérieur, le marbre attendait, stérile et pur.

Je pressai la cheville d'ébène dans ma manche contre ma peau. Le froid du bois était une promesse.

Elle n'était pas une élève ; elle était un prédateur en cours de dressage.

Chapitre 9

Dissonance cognitive

Le silence du Conservatoire n'est pas une absence de bruit, mais une présence solide, une compression atmosphérique qui pèse 1013 hectopascals sur les tympanes. Le marbre des couloirs, d'un blanc si pur qu'il semble émettre sa propre lumière froide, dévore le son de mes pas. Mes bottes, encore incrustées de neige durcie et de traînées de sang ferreux, laissent des stigmates bruns sur la pierre immaculée. Je traîne Sofia par la manche de son manteau de laine. Elle est un poids mort, une résistance de soixante kilos qui perturbe ma cinétique. Ses dents s'entrechoquent avec un rythme irrégulier, une arythmie thermique que je ne cherche pas à apaiser.

La porte du studio du Professeur Maal glisse sur ses rails de téflon sans un murmure.

L'air à l'intérieur est saturé. Une concentration de 40 % d'humidité, 19 degrés Celsius constants. L'odeur est une strate géologique : à la base, le cèdre ancien ; au milieu, l'ozone des purificateurs d'air ; au sommet, la note aigre de la colophane chauffée par le frottement. Maal est assise derrière son pupitre en acier chirurgical. Elle tient un chiffon de soie grise. Elle caresse le dos d'un violon, un Guarneri dont le vernis ambré semble encore liquide sous la lumière des néons. Elle ne lève pas les yeux. Elle polit le bois comme on affûte une lame.

— Le protocole de sortie n'autorise pas le transport de déchets, Clara.

Sa voix est un métronome réglé sur quarante battements par minute. Grave. Sans harmonique. Elle a une légère raideur dans la troisième vertèbre cervicale qui l'oblige à pivoter tout le buste pour me regarder. C'est sa faille. Un blocage mécanique qui limite son champ de vision périphérique.

— Ce n'est pas un déchet, dis-je. Mes phalanges se resserrent sur le tissu rugueux de la manche de Sofia. C'est une unité de mesure.

Je lâche Sofia. Elle s'effondre sur le sol chauffant, ses doigts pianotant le marbre dans un spasme d'épuisement. Maal pose enfin son chiffon. Elle se lève. Le mouvement est fluide, le résultat de quarante ans de discipline posturale. Elle contourne son pupitre, ses chaussures à semelles de cuir produisant un clic sec, une note de tête qui claque dans l'acoustique parfaite de la pièce.

— Tu as frappé un Régulateur, dit-elle en s'arrêtant à exactement un mètre vingt de moi. Une distance de sécurité. Une distance de duel. Tu as utilisé un archet comme un projectile. Une utilisation non conforme d'un outil de précision.

— L'outil a rempli sa fonction. Il a neutralisé une force d'opposition.

Maal s'approche de Sofia. Elle ne se penche pas. Elle observe la fille brisée avec la curiosité clinique d'un luthier devant une table d'harmonie fendue.

— Tu penses avoir fait preuve de courage, Clara. Ton algorithme interne a interprété cette situation comme un sauvetage héroïque. C'est une erreur de lecture. Une dissonance cognitive. Thorne ne t'a pas envoyée là-bas pour tester ton empathie, mais pour calibrer ta cruauté.

— La cruauté est un manque de contrôle, répliquais-je. J'ai agi avec une efficacité de 92 %. Les Régulateurs sont encore en vie. Ils sont simplement ralentis.

Maal laisse échapper un son qui pourrait être un rire s'il n'était pas aussi dépourvu d'air. Elle tend la main et saisit mon menton. Ses doigts sont froids, secs, imprégnés d'alcool à brûler. Elle force ma tête à s'incliner vers la lumière.

— Regarde-moi, Clara. Que vois-tu ?

Je scanne son visage. Les pores dilatés autour des ailes du nez. La ride du lion creusée par des décennies de concentration. Le léger tremblement de sa paupière gauche — une fasciculation nerveuse due au manque de sommeil.

— Je vois un système en phase de maintenance lourde, dis-je.

— Tu vois le futur, corrige-t-elle. Valmont n'est pas une école. C'est une centrifugeuse. On y injecte du talent brut et on fait tourner jusqu'à ce que les éléments faibles soient éjectés contre les parois. Ce que tu as sauvé au sol n'est que du sédiment. En la ramenant, tu as pollué la pureté de ton propre processus. L'Exception exige l'isolement total. Pour monter à la fréquence que Thorne exige, tu dois couper toutes les cordes qui te relient au sol. Surtout celles qui saignent.

Elle me lâche. Je sens la marque de ses doigts sur ma peau, une sensation thermique qui persiste.

— L'Examen Final commence dans soixante-douze heures, continue Maal en retournant vers son violon. L'Effacement ne sera pas seulement social pour ceux qui échouent. Ce sera une dépose complète. Organe par organe. Identité par identité. Tu as choisi de faire de cette fille ton boulet. Soit. Tu joueras ton concerto avec elle attachée à ta conscience. Si tu rates une seule note, si ton vibrato trahit la moindre hésitation due à sa présence, je serai celle qui brisera tes mains personnellement.

Je ne réponds pas. Je regarde Sofia. Elle a cessé de trembler. Elle me regarde avec une expression de gratitude qui me donne envie de lui broyer la trachée. Cette émotion parasite est une scorie. Je dois l'éliminer.

— Je comprends, dis-je. L'acceptation est la seule stratégie de survie.

Maal hoche la tête, satisfaite de ma soumission apparente. Elle reprend son chiffon. Le frottement de la soie sur le vernis recommence. Shhh. Shhh. Shhh. Un bruit de respiration artificielle.

Je sors du studio, laissant Sofia sur le sol. Je ne l'aiderai plus. Elle est maintenant un décor, une variable que j'ai intégrée et que je vais neutraliser par l'indifférence.

Je regagne ma cellule au quatrième étage. L'espace est un cube de béton brut de trois mètres sur trois. Un lit étroit, un pupitre, un support pour violon. Rien d'autre. L'air est plus froid ici, moins filtré. Je m'assois sur le bord du matelas, les mains à plat sur mes cuisses. Mes tendons sont tendus, des câbles d'acier sous la peau fine de mes poignets.

Je dois me préparer. Pas à la musique. À la guerre.

Je prends mon second violon, celui de rechange. Un instrument d'étude, sans âme particulière, bois d'épicéa bas de gamme, touche en ébène synthétique. Je sors mon couteau de luthier du tiroir du pupitre. La lame de carbone est fine, flexible.

Je commence par le cordier. Je desserre les chevilles. Le son du bois qui grince dans les trous est un cri de structure. Je retire les cordes une à une. Mi. La. Ré. Sol. Les boyaux de métal s'enroulent sur eux-mêmes, des serpents d'acier morts. Je dépose le chevalet. La table d'harmonie est maintenant nue, vulnérable.

Mon objectif est l'âme. Ce petit cylindre de bois coincé à l'intérieur de la caisse de résonance, entre le fond et la table. C'est elle qui transmet les vibrations. Sans elle, le violon n'est qu'une boîte sourde. Mais l'âme est aussi un point de pression critique. Si on la déplace de quelques millimètres, la tension interne change. Si on la retire brutalement, la table peut s'effondrer sous la pression des cordes.

J'insère l'outil par l'ouïe gauche, le "f" découpé dans le bois. Je sens la résistance. La

pointe de l'outil mord dans l'épicéa tendre de l'âme. Je tire. Un craquement sec résonne dans la pièce. L'âme tombe à l'intérieur de la caisse avec un bruit de dés osseux.

Je ne la remets pas en place. Je la sors par l'ouverture. Elle tient dans ma paume. Un morceau de bois de deux centimètres de long. Je prends mon couteau et je commence à tailler. Je transforme ce composant vital en une pointe effilée. Je gratte le bois, j'affine le diamètre. Mes mouvements sont précis, dictés par une nécessité cinétique. Je ne pense pas à la destruction de l'instrument. Je pense à la création d'un vecteur de force.

Une fois la pointe terminée, je la trempe dans le petit flacon de colophane liquide que je garde pour les entretiens d'urgence. La résine est collante, ambrée. Elle durcira en séchant, rendant la pointe aussi dure que de la pierre.

Je remonte le violon. Je remets les cordes, mais je ne les accorde pas au diapason. Je les laisse à un quart de ton en dessous du La 440. L'instrument a l'air intact, mais sa structure interne est compromise. C'est une bombe à retardement acoustique.

On frappe à la porte. Trois coups. Le rythme est lourd, aristocratique. Julian.

Je cache l'âme taillée dans ma manche, contre la chaleur de mon avant-bras. J'ouvre.

Julian est appuyé contre le mur du couloir. Son uniforme de velours noir est impeccable, mais ses yeux sont injectés de sang. Il dégage une odeur de gin bon marché et de sueur froide. Il a perdu trois kilos depuis la semaine dernière. Ses pommettes percent sa peau comme des coins de marbre.

— Ils disent que tu as ramené la ratée, dit-il. Sa voix est un murmure éraillé, une corde de sol qui s'effiloche. Ils disent que tu es devenue sentimentale, Clara.

— Les rumeurs sont des bruits parasites, Julian. Tu devrais te concentrer sur ton propre vibrato. Ton quatrième doigt traîne sur les démanchés. Je l'ai entendu ce matin dans la salle d'entraînement 4-B.

Il se redresse, une lueur de haine s'allumant dans son regard. C'est sa réaction prévisible. L'orgueil est son levier de commande.

— Mon quatrième doigt va parfaitement bien, crache-t-il. C'est ton discernement qui flanche. Thorne est furieux. Il ne tolérera pas une faille dans le système. L'Examen... ce ne sera pas un concert, Clara. Ce sera une purge.

Il entre dans ma cellule sans invitation. Il regarde mon violon désossé sur le lit. Il ne voit pas l'absence de l'âme. Il ne voit que le désordre, une erreur dans ma rigueur habituelle.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

— Maintenance préventive.

Il s'approche de moi. Il est trop près. Je sens la chaleur de son corps, une radiation thermique qui m'agresse. Il baisse la voix.

— Écoute. Mon père a des contacts. Le Cercle de Marbre... ils ont déjà décidé de la liste des admis. On est tous les deux dessus. Mais Thorne veut un spectacle. Il veut qu'on s'entredéchire pour le dernier siège.

Il sort quelque chose de sa poche. Une pièce de monnaie en argent, ancienne, frappée d'un emblème que je ne reconnais pas : une lyre brisée par un éclair.

— Un pacte, dit-il. On ne se cible pas. On joue nos partitions, on élimine les autres — Sofia, les techniciens, les figurants — et on passe ensemble. On se partage la Bourse

d'Ivoire.

Je regarde la pièce. Sa surface est polie par l'usure, reflétant la lumière crue du plafond. Julian croit encore au pouvoir des alliances. Il croit que le système peut être corrompu par la base. Il ne comprend pas que le système **est** la corruption.

— Pourquoi moi ? demandé-je.

— Parce que tu es la seule assez vicieuse pour me tuer si je ne te propose pas ça, répond-il avec un sourire qui ressemble à une cicatrice.

Je sens la pointe de bois dans ma manche. Je pourrais la lui enfoncer dans la jugulaire maintenant. Je pourrais sentir le flux laminaire de son sang devenir turbulent sous mes doigts. Mais ce serait une dépense d'énergie inutile. Julian est un outil.

— J'accepte, dis-je.

Je tends la main. Il pose la pièce dans ma paume. Le contact est métallique, froid. Le goût de l'argent semble envahir ma bouche par osmose. Une saveur d'oxyde et de vieille fortune.

— Sage décision, murmure-t-il. Ne me fais pas regretter de t'avoir fait confiance.

Il sort de la pièce, son pas retrouvant un semblant de superbe. Je regarde la porte se refermer. Je sais exactement ce qu'il va faire. Il va essayer de me saboter dès que l'Examen aura commencé. Le pacte n'est qu'une assurance vie qu'il se donne.

Je me tourne vers le miroir de la petite salle de bain. Mon visage est un masque de porcelaine neutre. Pas de rougeur, pas de dilatation pupillaire. Mon système est sous contrôle.

"Tu es une virtuose", me dis-je. "Tu es une prédatrice. Tu vas transformer cette dissonance en une symphonie de destruction."

Je retourne à mon pupitre. Je prends mon violon principal, celui que j'utiliserai pour Thorne. Je le sors de son étui de carbone. Il est parfait. Chaque courbe, chaque fibre de bois est optimisée pour la projection sonore. Je le porte à mon épaule. Le mentonnier froid se cale contre ma mâchoire.

Je commence à jouer. Pas une pièce de répertoire. Juste une gamme. Do majeur. Lent. Chaque note est une attaque chirurgicale. Le son emplit la cellule, rebondit sur le béton, s'insinue dans les micro-fissures des murs.

C'est là que je l'entends.

Un sifflement haute fréquence. Presque inaudible. Il vient du conduit de ventilation. Thorne m'écoute. Il analyse le spectre fréquentiel de mon jeu. Il cherche la faille, le moment où mon complexe d'infériorité, mon agressivité, ma peur de la trahison transformeront la vibration en bruit.

Je souris, un mouvement de lèvres qui ne sollicite que deux muscles zygomatiques.

Je change brusquement de tonalité. Je passe en ré bémol mineur. Une dissonance brutale, calculée. Je force l'archet sur la corde de sol, augmentant la pression à cinq kilos. Le bois du violon gémit. Le son est une déchirure, un cri de métal broyé.

C'est mon message.

Je ne suis plus l'élève qui cherche l'harmonie. Je suis la variable qui va briser l'équation.

La pièce de Julian repose sur mon pupitre, son éclat argenté insultant la sobriété de la

pièce. Je la prends et je la glisse dans la fente du mur, là où le béton a été mal jointoyé. Elle disparaît dans l'obscurité de la structure.

Je me remets au travail. Il me reste soixante-douze heures pour transformer mon corps en une machine capable de supporter une accélération g-force émotionnelle sans se désintégrer.

Je règle mon métronome sur 180. Le clic-clac devient une mitrailleuse de bois. Je commence les caprices de Paganini. Mes doigts volent sur la touche, des impacts de pistons sur l'ébène. Je ne sens plus la douleur dans mes tendons. Je ne sens plus le froid.

Je suis le Conservatoire. Je suis le granit et le verre. Et bientôt, je serai celle qui brisera le miroir.

Le pacte avec Julian avait le goût métallique d'une pièce de monnaie usée. Une monnaie qui n'aurait bientôt plus cours dans le monde que je m'apprêtais à construire sur les cendres de Valmont.

La colophane sur ma pointe d'âme est maintenant sèche. Elle brille d'un éclat sombre, comme du sang coagulé. Je la range soigneusement dans mon étui.

Demain, le premier acte de l'effondrement commencera.

Je m'allonge sur mon lit, sans retirer mes bottes. Je ferme les yeux. Le silence du Conservatoire revient, mais cette fois, je n'essaie pas de le remplir. Je l'écoute. J'écoute les battements de cœur du bâtiment, les fluides circulant dans les tuyaux, les respirations des autres élèves dans les cellules voisines.

Nous sommes tous des instruments de musique. Certains sont faits pour la mélodie. D'autres pour la percussion.

Moi, j'ai été conçue pour le silence qui suit l'explosion.

L'air dans la pièce devient plus rare. L'ozone pique mes narines. À l'extérieur, la neige continue de tomber sur les mélèzes noirs, étouffant le monde, préparant le linceul pour ceux qui ne passeront pas l'hiver.

Le bois de mon violon craque doucement dans l'obscurité, une micro-dilatation thermique.

Une observation factuelle. Une certitude physique.

Le système est prêt.

Chapitre 10

La veillée des sacrifiés

La neige tombait en silence, recouvrant les secrets du Conservatoire d'un linceul blanc. À travers la vitre de quartzite, les flocons ne ressemblaient pas à de la ouate, mais à de la limaille d'aluminium descendant lentement dans un fluide visqueux. L'air dans la cellule 402 stagnait à une température constante de seize degrés, l'exact milieu entre la préservation des vernis et la rigidité des articulations humaines. L'odeur de l'ozone, produite par les purificateurs d'air haute fréquence, se mélangeait au parfum âpre de la colophane sèche.

Je pose mon violon sur la table de travail en granit. L'instrument est une extension de ma propre cage thoracique, un assemblage de quarante-sept pièces d'épicéa et d'érable, liées par une colle de peau dont l'odeur de charogne s'évapore avec les siècles. Sous la lumière crue du néon, les ondes du bois de dos dessinent des strates géologiques. Chaque veine est une année de survie de l'arbre. Chaque vibration que je lui impose est une agression.

Mes doigts parcourent la touche en ébène. La pulpe de mon index gauche présente une callosité de trois millimètres, une accumulation de kératine morte, une armure nécessaire pour presser les cordes d'acier sans hurler. Je saisis une petite fiole de vernis à l'huile de lin, vide. Je l'enveloppe dans un morceau de velours cramoisi, arraché à la doublure de mon ancien étui.

Le mouvement est sec. Un coup de talon de ma botte sur le paquet de tissu. Le craquement est net, une note brève, sans résonance.

J'ouvre le velours. La fiole s'est fragmentée en soixante-douze éclats. Je sélectionne

les pièces avec une pince à épiler chirurgicale. Je rejette les morceaux trop fins, ceux qui se transformeraient en poussière sous la pression. Je ne garde que les lances de silice de deux centimètres, aux arêtes capables de sectionner un tendon d'un simple effleurement.

Un par un, je glisse ces éclats dans les rainures du rembourrage de mon nouvel étui de carbone. Ils disparaissent sous le tissu noir, dents invisibles dans une gueule de squalo. Si une main étrangère — celle de Julian, celle d'un garde, celle d'un examinateur trop zélé — cherche à fouiller mon équipement pendant que j'exécute ma pièce, le contact sera immédiat. Le sang imbibera le velours avant que le système nerveux ne transmette l'information de la douleur.

Je me tourne vers le petit réchaud électrique utilisé pour liquéfier la colle. J'y dépose un bloc de colophane de qualité supérieure, une résine ambrée, translucide. La chaleur monte. 180 degrés. La matière solide s'affaisse, devient un liquide visqueux, presque noir. J'ajoute trois gouttes de solvant de nettoyage pour archet, un composé hautement volatil. La vapeur qui s'en dégage pique mes sinus, un signal chimique de danger.

Je mélange la préparation avec une tige de métal. Le liquide doit avoir la consistance du miel chaud. Une fois refroidie sur les crins de mon archet de secours, cette colophane modifiée ne facilitera pas l'accroche de la corde. Elle créera une friction anormale, une accumulation de chaleur cinétique. À la dixième minute d'un mouvement presto, les crins s'enflammeront. Une mèche de feu qui viendra lécher le visage de celui qui se tient trop près.

C'est une arme de proximité. Une distraction de trois secondes. C'est tout ce dont j'aurai besoin.

Je m'approche de la fenêtre. Le verre est froid contre mon front, une morsure thermique qui stabilise mon rythme cardiaque à cinquante-deux pulsations par

minute. En bas, dans la cour de granit brut, une silhouette rompt la symétrie de la neige.

Elias Thorne.

Il ne porte pas de manteau. Sa stature est un angle droit parfait contre la verticalité des murs. Il se tient au centre exact de la cour, là où les lignes de fuite convergent. Ses mains sont jointes dans le dos, les pouces probablement verrouillés. Il regarde vers la crête alpine, là où le ciel noir dévore le sommet des mélèzes.

Sa présence est une fréquence de basse continue, un bourdonnement qui s'insinue dans les fondations du Conservatoire. Il attend. Il ne guette pas une erreur ; il attend la confirmation de sa propre perfection à travers notre destruction. Dans son esprit, nous ne sommes que des fréquences parasites qu'il faut filtrer pour obtenir le son pur de l'Exception.

Je regarde ses épaules. Elles ne bougent pas au rythme de sa respiration. Il a appris à saturer son sang en oxygène par des micro-mouvements diaphragmatiques, une technique de chanteur d'opéra détournée pour l'endurance au froid. Il est une machine biologique optimisée.

Un mouvement sur ma gauche attire mon regard. Au troisième étage, dans l'aile des vents, une lumière clignote. Trois impulsions brèves. Silence. Trois impulsions. C'est Sofia. Ou ce qu'il en reste. Depuis son échec à l'audition de mi-semester, son vibrato est devenu erratique, un tremblement neurologique qu'aucune discipline ne peut corriger. Elle communique en binaire avec l'obscurité. Elle n'a pas encore compris que dans ce bâtiment, le signal est synonyme de cible.

Je recule. Je ne répondrai pas. La solidarité est un défaut de structure qui affaiblit l'ensemble.

Je retourne à mon instrument. Je prends mon violon de concert, celui dont l'âme a été ajustée au micron près par le Professeur Maal. Je le sors de son étui de carbone. Il est froid. Je le serre contre ma poitrine, cherchant à transférer ma chaleur corporelle dans le bois mort.

Je dois vérifier la tension des cordes.

La corde de La est à 440 Hertz. Je tourne la cheville d'un millimètre. 442. Le son est plus brillant, plus agressif. C'est le diapason de Valmont. Une tension qui pousse les matériaux à leur limite de rupture. Si la corde casse pendant l'examen, elle se détendra avec la force d'un fouet, capable de fendre la peau jusqu'à l'os. J'ai renforcé les attaches des chevilles avec de la poudre de graphite. Elles ne glisseront pas. Elles ne me trahiront pas.

Je m'assois sur mon tabouret en acier. Je ne prends pas l'archet. Je pratique le pizzicato. Le bout de mon index percute la corde. La vibration remonte le long de mon radius, traverse mon coude, s'ancre dans mon épaule. Je ressens la résonance du bâtiment à travers mes ischions posés sur le métal.

Le Conservatoire est un instrument géant. Les couloirs sont des conduits d'air, les cellules sont des caisses de résonance, et nous sommes les cordes. Thorne tourne les chevilles. Il augmente la pression jusqu'à ce que nous produisions le son qu'il désire, ou jusqu'à ce que nous nous rompions.

Un bruit sourd résonne dans le conduit de ventilation. Un frottement de tissu contre du métal. Quelqu'un se déplace dans les structures techniques. Ce n'est pas un garde. Les gardes ont une marche cadencée, un impact talon-pointe qui fait vibrer les dalles de marbre sur une fréquence de 4 Hertz. Ici, le mouvement est fluide, reptilien.

Julian.

Il essaie de cartographier mes habitudes nocturnes. Il cherche le moment où ma garde baisse, le moment où je deviens "humaine". Il ne trouvera qu'une série de procédures automatisées.

Je me lève et je me dirige vers la porte de ma cellule. Je pose ma main sur la poignée en laiton froid. Je n'ouvre pas. Je sens la vibration de l'autre côté. Quelqu'un respire derrière le panneau de bois massif. Une respiration superficielle, retenue.

— Tu perds ton temps, Julian, dis-je. Ma voix est sèche, une lame de rasoir sur du verre.

Pas de réponse. Juste le silence qui s'épaissit. Puis, le bruit d'un pas qui s'éloigne, feutré par les chaussons de danse qu'il porte pour ne pas éveiller les capteurs acoustiques du couloir. Il sait que je sais. C'est une transaction d'intimidation. Il a échoué.

Je retourne à mon établi. Je prends un morceau de papier de verre grain 600. Je commence à poncer légèrement le manche de mon violon, juste à l'endroit où le pouce s'appuie. Je veux une friction maximale. Aucun glissement accidentel dû à la sueur. La sueur est une erreur de gestion thermique. Je l'élimine par la technique.

L'heure tourne. Le métronome sur l'étagère indique minuit. Le balancier oscille avec la régularité d'une guillotine.

Je prends une petite dose de bêtabloquants dissimulée dans le double fond de mon pot de colophane. Je ne les avale pas pour calmer ma peur. Je les utilise pour supprimer le tremblement physiologique de repos, pour transformer mes mains en servomoteurs de précision. Mon cœur ralentit encore. Quarante-huit battements. Ma vision devient plus nette, les contrastes s'accroissent. Le grain du bois de l'établi devient une carte topographique complexe.

Je regarde mes mains. Elles sont pâles, parcourues de veines bleues comme des affluents sur une plaque de marbre. Elles ne m'appartiennent plus. Elles appartiennent à l'Examen. Elles appartiennent à la survie.

Je range les derniers éclats de verre. Je nettoie le réchaud. L'odeur de la colophane brûlée persiste, une signature olfactive qui me rappellera cette nuit pour le reste de mon existence, si le reste de mon existence a lieu.

À l'extérieur, Thorne a disparu. La cour est vide, une étendue blanche immaculée, prête à recevoir les premières taches de la journée de demain. Les mélèzes noirs semblent s'être rapprochés du bâtiment, leurs branches chargées de neige comme des bras de géants pétrifiés.

Je prends mon violon et je le range dans l'étui piégé. Le cliquetis des serrures en acier est la fin du mouvement. Je vérifie une dernière fois l'alignement de l'archet de secours, celui qui porte la résine incendiaire. Tout est à sa place. L'instrument est une arme chargée, le cran de sûreté enlevé.

Je m'allonge sur le lit étroit. Les draps de lin sont rêches, une texture de calcaire contre ma peau. Je ne dors pas. Le sommeil est une déconnexion du système. Je reste en mode veille, les yeux fixés sur le plafond où les ombres des flocons dessinent des motifs de chaos organisé.

J'analyse ma structure mentale. Le complexe d'infériorité est toujours là, une fissure dans la fondation, mais je l'ai comblée avec de l'agressivité pure. La peur de la trahison est devenue ma boussole. Je ne fais pas confiance à Julian. Je ne fais pas confiance à Maal. Je ne me fais pas confiance à moi-même si je commence à ressentir quoi que ce soit qui ressemble à de l'espoir.

Le Conservatoire exige un sacrifice. Thorne veut l'excellence au prix de l'âme. Je lui donnerai l'excellence, mais je garderai mon âme pour la broyer moi-même et en faire

une poudre abrasive qui détruira ses rouages.

La température descend encore d'un degré. Le chauffage central a été coupé par souci d'économie ou pour tester notre résistance. Ma respiration crée un petit nuage de vapeur devant mes lèvres. Chaque expiration est une perte de chaleur, un gaspillage de ressources. Je ralentis mon cycle respiratoire.

Demain, les portes de la Grande Salle s'ouvriront. Le marbre sera poli. Les juges seront assis dans l'ombre, leurs carnets de notes comme des linceuls ouverts. Thorne sera au centre, son regard analysant la moindre micro-expression de mon visage, cherchant la faille, le "bruit" qui justifiera mon effacement.

Il ne trouvera que le silence.

Je sens la pression de l'air changer. La tempête se lève sur les cimes. Le sifflement du vent dans les jointures des fenêtres produit une note tenue, un Si bémol strident qui s'accorde à la tension de mes propres nerfs.

Je ferme les yeux, mais mon esprit continue de visualiser la partition. Le Caprice n°24. La structure harmonique. Les pièges techniques. Les sauts de cordes. Je les exécute mentalement, milliseconde par milliseconde. Mon index gauche tressaute imperceptiblement sur le drap.

Le temps se dilate. Une heure devient une éternité de micro-calculs.

Je sens l'odeur du vernis séculaire qui émane de l'étui au pied de mon lit. C'est l'odeur du passé qui refuse de mourir. C'est l'odeur de ceux qui ont échoué avant moi, dont les carrières ont été broyées ici même, leurs identités effacées, leurs noms gravés nulle part.

Je ne serai pas un nom sur une liste de disparus.

Le premier rayon de lumière grise filtre à travers la neige, annonçant l'aube. Elle n'apporte aucune chaleur, seulement une visibilité crue sur la réalité de ma cellule. Le granit est froid. Le verre est tranchant. Ma volonté est une fréquence pure, sans harmoniques, sans émotion.

Je me lève. Mes articulations craquent, un bruit de bois sec. Je ne ressens aucune douleur, juste la nécessité mécanique du mouvement. Je m'habille avec ma tenue de concert : noir mat, sans reflets, une fibre synthétique qui ne restreint aucun muscle.

Je saisis la poignée de mon étui. Le poids est équilibré. Les éclats de verre restent silencieux dans leur nid de velours. La colophane inflammable attend l'étincelle de la friction.

Je marche vers la porte. Mes bottes ne produisent aucun son sur le sol de pierre. J'ai appris à marcher sur les points d'appui neutres de la structure.

Devant le miroir, une dernière vérification. Pas pour l'esthétique, mais pour la fonctionnalité. Mes yeux sont des capteurs thermiques vides. Ma peau est une surface de protection. Mon violon est une extension de mon squelette.

Je sors dans le couloir. Le silence est total, annonciateur du chaos. À l'autre bout de la galerie, une ombre se déplace. Julian. Il me regarde. Il ne dit rien. Il voit l'étui. Il voit ma démarche. Il sait que le pacte est une illusion. Il sait que dans la Grande Salle, il n'y aura pas d'alliés, seulement des survivants et des débris.

Je ne lui accorde pas un regard de plus. Ma concentration est focalisée sur la porte monumentale en chêne noir qui mène à l'Examen.

Le bois de mon violon craque doucement sous la pression de mon bras, une micro-dilatation thermique due à ma propre chaleur corporelle qui commence enfin à

monter, alimentée par l'adrénaline.

Demain, le violon ne servira plus à chanter.

Chapitre 11

L'Examen d'Ivoire

Chaque note est une marche vers l'échafaud ou le trône.

Le silence de la Grande Salle n'est pas une absence de bruit, mais une présence solide, une masse d'air comprimé par les parois de granit et de verre. L'hygrométrie est stabilisée à quarante-cinq pour cent. La température, maintenue à dix-huit degrés pile, engourdit la pulpe des doigts sans pour autant figer les articulations. Je sens le contact du marbre froid à travers mes semelles fines. C'est un rappel géologique : ici, la pierre a plus de droits que la chair.

Je me tiens au centre du cercle de lumière. Le projecteur au-dessus de moi n'émet aucune chaleur, seulement un éclat blanc qui transforme le vernis de mon violon en une mare de sang figé. Dans l'ombre de l'amphithéâtre, les vingt-quatre membres du Cercle de Marbre ne sont que des silhouettes de velours sombre et d'amidon rigide. Ils ne respirent pas à l'unisson ; ils attendent que je commette une erreur de fréquence, une déviation de trois hertz, une hésitation de deux millisecondes dans une attaque.

Au sommet de la tribune, Elias Thorne. Son visage est une étude d'angles droits et de surfaces lisses. Ses mains sont croisées sur le pupitre en bois d'ébène. Il ne prend pas de notes. Il enregistre. Je sens son regard sur ma clavicule gauche, là où le bois de l'instrument presse contre l'os. Il cherche la tension parasite, le tressaillement du muscle sterno-cléido-mastoïdien qui trahirait une émotion.

Je ne lui donnerai rien.

Je lève l'archet. Le crin de cheval, saturé de colophane, accroche l'air chargé d'ozone. Je sens la résistance du matériau. Une pression de cent cinquante grammes. Pas un de plus.

La première note du Caprice n°24 de Paganini déchire l'espace. C'est un La pur. Il ne vibre pas ; il tranche. Les ondes sonores rebondissent sur les angles acoustiques de la salle, conçus pour renvoyer chaque harmonique sans aucune distorsion. Mon bras droit est un piston hydraulique. Mon épaule est une rotule d'acier. Je ne joue pas la musique, je l'extrais de la matière brute par une série de micro-agressions calculées.

Variation un. Les doubles cordes. Mes doigts de la main gauche frappent la touche en ébène avec la précision de marteaux de piano. La douleur dans mes tendons est une information technique, rien d'autre. Signal : l'acide lactique s'accumule dans l'avant-bras. Réponse : ajustement de l'angle du poignet de trois degrés vers l'extérieur pour optimiser le levier.

Je vois Julian au premier rang des candidats. Son visage est un masque de porcelaine fissurée. Ses yeux suivent la trajectoire de mon archet avec une intensité qui frise la pathologie. Il attend ma chute pour assurer sa propre ascension. Dans l'économie de Valmont, le succès de l'un est une dette contractée par l'autre. S'il gagne la Bourse d'Ivoire, il devient un prédateur. S'il finit deuxième, il devient un chien de chasse.

Je ne veux pas être le prédateur. Je ne veux pas être le chien. Je veux sortir du système.

Variation cinq. Les arpèges montants. La vitesse de l'archet double. Le frottement crée une chaleur localisée sur les cordes en acier. L'odeur de la résine chauffée me monte aux narines, amère, entêtante, presque métallique. C'est l'odeur de la forêt de mélèzes noirs qui entoure le Conservatoire, distillée en un poison industriel.

C'est le moment. L'algorithme de sabotage doit être activé.

Je prépare la transition vers la variation six. Dans la partition originale, le Mi aigu doit être tenu avec une pureté absolue. C'est la note qui sépare les virtuoses des machines. Si je la réussis parfaitement, Thorne me donnera la première place. Je deviendrai l'instrument de sa purge, celle qui traquera les "bruit parasites" comme Sofia.

Je visualise le mouvement. Je laisse ma main gauche glisser vers la douzième position. Mais au lieu de verrouiller mon auriculaire sur le point nodal exact, je décale la pression de deux millimètres vers le bas. Une micro-fraction de ton. Un bémol fantôme.

La note sort. Elle est brillante, puissante, mais elle est impure. Une harmonique de frottement s'insinue dans le son, un grincement presque inaudible pour une oreille humaine, mais qui, dans cette salle, résonne comme un hurlement de verre brisé.

Je vois Thorne se redresser imperceptiblement. Ses sourcils ne bougent pas, mais ses narines se dilatent. Il a senti la faille.

Je continue. Je ne ralentis pas. Je ne montre aucun signe de regret. Au contraire, je durcis le jeu. Je transforme le reste du morceau en une démonstration de force brute, compensant l'erreur par une vélocité inhumaine. Je veux qu'ils croient à une limite physique, à une fatigue du tendon, à un défaut de la machine, pas à une intention.

Les dernières mesures s'écrasent contre le fond de la salle dans un accord final de Ré mineur, sec comme un coup de hache.

Le silence revient. Il est plus lourd qu'avant. La poussière danse dans le faisceau du projecteur. J'abaisse mon violon. Mon cœur bat à soixante-douze pulsations par minute. Je contrôle ma respiration pour éviter la buée.

Thorne se lève. Le bruit de sa chaise sur le parquet est la seule note de désordre autorisée. Il s'approche du rebord de la tribune. La lumière du projecteur attrape le gris de ses tempes, l'acier de son regard.

— Clara.

Sa voix est un baryton sec, sans aucune inflexion de plaisir ou de déception. C'est une voix de verdict.

— Votre technique est une insulte à la paresse. Vous avez traité Paganini comme une équation balistique.

Il fait une pause. Il descend les marches, une par une, avec une lenteur calculée. Le bruit de ses semelles sur le marbre scande l'espace entre nous. Julian se crispe. Je sens son souffle court à quelques mètres de moi.

— Mais, continue Thorne en arrivant sur la scène, vous avez commis une erreur sur le Mi de la sixième variation. Une erreur de débutante. Ou une erreur de menteuse.

Il s'arrête à un mètre de moi. Je sens l'odeur de son parfum : un mélange de tabac froid, de papier ancien et d'antiseptique. C'est l'odeur du pouvoir qui ne se justifie plus.

— J'ai analysé votre trajectoire, Clara. Votre auriculaire n'a pas glissé. Il s'est posé. Avec une intentionnalité de quarante Newtons. Vous avez tenté de truquer le score. Vous avez tenté de vous acheter une deuxième place, n'est-ce pas ?

Le sous-texte me percute comme une onde de choc. Il sait. Il a vu l'algorithme sous la musique.

— La perfection est un fardeau, Monsieur le Directeur, je réponds. Ma voix est

monocorde. Je refuse de lui donner la satisfaction d'une défense.

— La perfection est une obligation, corrige-t-il. Vous pensiez qu'en finissant deuxième, vous pourriez rester dans l'ombre ? Que vous pourriez éviter les responsabilités du Cercle ? Que vous pourriez peut-être même aider ceux que nous écartons ?

Il tourne autour de moi. Je ne bouge pas. Je reste une statue de granit.

— Julian a joué avant vous, murmure-t-il à mon oreille. Sa performance était médiocre. Pleine de sentimentalisme inutile. De vibratos larmoyants. Mais il était honnête dans sa médiocrité. Il a donné tout ce qu'il avait de petit et de commun.

Il revient face à moi. Un sourire mince, presque invisible, étire ses lèvres. C'est le sourire d'un scalpel avant l'incision.

— Le Conservatoire de Valmont n'aime pas les menteurs, Clara. Nous n'aimons pas ceux qui retiennent leur talent comme on cache une arme. Vous avez saboté votre examen pour échapper à votre destin de Chasseur.

Il se tourne vers l'assemblée, sa voix portant jusqu'au dernier rang de l'amphithéâtre.

— Messieurs, Mesdames du Cercle. Nous avons une anomalie. Clara est trop douée pour être une élite, et trop lâche pour être une meneuse. Elle a choisi la voie de la manipulation plutôt que celle de l'excellence.

Le froid dans la salle semble descendre de plusieurs degrés d'un coup. Le silence devient granuleux.

— En conséquence, poursuit Thorne, j'annule les résultats de cet examen. Julian est nommé Lauréat de la Bourse d'Ivoire par défaut de concurrence loyale. Il recevra son

initiation ce soir.

Julian laisse échapper un soupir qui ressemble à un sanglot étouffé. Mais Thorne n'a pas fini. Il pose sa main sur mon épaule. Ses doigts sont des serres froides à travers le tissu de ma veste.

— Quant à vous, Clara... Vous avez refusé le rôle de prédateur. Mais à Valmont, personne ne reste spectateur. Si vous n'êtes pas avec les Chasseurs, vous êtes avec la matière première.

Il se penche vers moi, sa voix n'est plus qu'un souffle glacé.

— Vous vouliez éviter de chasser vos camarades ? Soit. Vous allez leur servir de leçon. Vous êtes déclarée Gibier d'Honneur.

Le mot tombe comme une guillotine. Gibier d'Honneur. L'Effacement immédiat. La traque.

— L'examen de vingt-quatre heures commence maintenant, annonce-t-il en consultant sa montre de gousset en argent. Il est dix-huit heures deux. À dix-huit heures trente, les portes du Conservatoire seront verrouillées. À dix-huit heures quarante-cinq, Julian et ses traqueurs recevront leurs instruments de chasse.

Il retire sa main. Je sens encore l'empreinte de ses doigts sur ma peau, comme une brûlure thermique.

— Vous avez une avance de vingt-huit minutes, Clara. Je vous suggère d'utiliser votre sens de la stratégie pour autre chose que la musique.

Il se détourne et remonte vers son perchoir. Les membres du Cercle de Marbre se lèvent comme un seul homme. Le froissement de leurs vêtements de soie ressemble

au bruissement d'ailes de charognards. Aucun d'eux ne me regarde. Je n'existe déjà plus techniquement. Mon identité légale est en cours de suppression sur les serveurs du Conservatoire. Mes comptes sont gelés. Mon nom sera rayé des registres avant l'aube.

Julian me regarde enfin. Il n'y a pas de triomphe dans ses yeux, seulement une terreur abjecte. Il sait ce qu'il va devoir me faire pour prouver sa valeur. Il sait que Thorne l'a piégé autant que moi.

Je reste seule au centre de la scène.

Je regarde mon violon. Un instrument fabriqué par un maître luthier de Crémone en 1720. Le bois est sec, les cordes sont tendues à rompre. C'est tout ce qu'il me reste. Ma seule arme. Ma seule identité.

Je ne cours pas. Je marche vers la sortie latérale. Mes pas sont réguliers. J'analyse mes ressources. Je porte des vêtements sombres, thermiquement isolants. J'ai mon étui de violon. Dans la poche intérieure, un bloc de colophane, un couteau de luthier pour ajuster l'âme, et une corde de Mi de rechange en acier chirurgical.

Je traverse le couloir de marbre blanc. L'odeur de la cire et du silence m'enveloppe une dernière fois. Le silence ici est une architecture. À l'extérieur, le silence sera une arme.

Je pousse la porte monumentale.

L'air alpin s'engouffre dans le hall, chargé de cristaux de glace qui piquent mon visage comme des aiguilles de verre. La nuit est tombée sur les mélèzes noirs. La forêt n'est qu'une masse sombre, impénétrable, où la neige étouffe tout.

Je descends les marches du perron. La neige craque sous mes bottes. C'est un Sol

dièse, très sec.

Je m'arrête un instant pour regarder la forteresse de verre et de granit qui s'élève derrière moi. Les lumières de l'auditorium s'éteignent une à une. Thorne est là-haut, derrière une vitre, me regardant peut-être à travers des jumelles thermiques.

Je resserre ma poigne sur l'étui de mon instrument. La tension dans mon corps n'est plus celle de la performance, mais celle de la survie. Mon esprit élimine les variables inutiles. Le complexe d'infériorité. La peur de la trahison. Tout cela est du bruit parasite. Il ne reste que la fréquence pure de la nécessité.

Je m'enfonce dans la première ligne d'arbres. Le froid mord mes poumons, mais je ralentis ma respiration pour ne pas laisser de traînée de vapeur trop visible.

Le vent siffle entre les branches, produisant un intervalle de quinte diminuée, instable et menaçant.

Félicitations Clara, vous avez échoué avec brio. La chasse est ouverte.

Le verrou de la porte principale du Conservatoire claque derrière moi, un bruit de métal sur métal qui résonne dans toute la vallée.

Mon violon pèse trois kilos et quatre cents grammes dans sa boîte. C'est le poids exact de mon nouveau monde.

Chapitre 12

La fuite des fréquences

Elle ne courait pas ; elle glissait entre les échos comme une ombre mal ajustée. Ses semelles de gomme, conçues pour l'adhérence en montagne, ne produisaient qu'un frôlement de feutre sur le marbre blanc du grand foyer. Douze pas pour traverser la zone d'ombre. Sept pas pour atteindre le renforcement de la galerie des bustes. Le silence du Conservatoire de Valmont n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une architecture de fréquences stationnaires où chaque molécule d'oxygène semblait attendre l'ordre de vibrer.

L'air, à quatre degrés Celsius, entrait dans ses poumons avec la précision d'un scalpel. Elle déglutit. Le goût de la colophane chauffée — ce mélange d'ambre, de résine de pin et de poussière de temps — tapissait son palais. Elle ouvrit son étui. Le cliquetis des loquets en laiton fut un coup de feu dans l'acoustique parfaite du hall.

Elle sortit le violon. Le bois était froid, une carcasse de hêtre et d'épicéa vieille de trois siècles, dont les veines semblaient pulser sous ses doigts. Elle ne cherchait pas la musique. Elle cherchait la structure.

Elle retira la corde de Mi. Un filament d'acier chirurgical, 0,25 millimètre de diamètre, capable de supporter une tension de huit kilos avant de rompre. Elle l'enroula autour de ses phalanges gantées de cuir fin. La sensation était celle d'un rasoir qui demande à mordre. Elle observa l'angle de la corniche en granit qui surplombait l'escalier d'honneur.

L'architecture du Conservatoire était son premier instrument. Les murs étaient convexes, conçus pour renvoyer le son vers le centre géométrique de la pièce. Si elle

se plaçait à l'endroit exact du foyer acoustique, le moindre de ses murmures serait amplifié par dix à l'autre bout de la galerie.

Elle se redressa. Ses ischions étaient verrouillés. Ses épaules, d'ordinaire trop hautes sous la pression du trac, s'abaissèrent. Elle n'était plus une élève boursière dont on effaçait l'existence ; elle était un accordeur de chaos.

Un bruit. À trois cents mètres, derrière les doubles portes en chêne massif du réfectoire. Un choc sourd. La fréquence fondamentale était basse, environ 60 Hertz. Le poids d'un corps en mouvement rapide. Des bottes de cuir sur du parquet de chêne. Julian. Ou l'un des autres.

Elle se déplaça vers la rampe de marbre. La pierre était veinée de gris, comme des capillaires pétrifiés. Elle fixa la corde de Mi entre deux balustres, à exactement vingt centimètres du sol. La hauteur d'une cheville en pleine extension. Elle utilisa une cheville de rechange pour bloquer l'extrémité du fil d'acier dans l'interstice du joint de mortier. La tension était telle que la corde produisait un sifflement ultrasonique, inaudible pour une oreille non exercée, mais Clara le sentait dans ses propres dents.

Elle s'écarta, remontant vers la mezzanine. Elle devait créer le leurre.

Elle sortit son bloc de colophane de sa poche. La résine était dure, translucide comme une gemme de sang séché. Elle la frotta vigoureusement contre l'arête vive d'une colonne de granit. L'odeur s'intensifia : un parfum de forêt brûlée et de chimie ancienne. Elle laissa tomber le bloc. Il rebondit sur le marbre avec un *cloc* sec, un Fa dièse mineur qui se propagea dans les couloirs.

Le signal était lancé.

Elle se tapit derrière le fût d'une colonne ionique. Son rythme cardiaque stagnait à soixante-deux battements par minute. Elle analysait sa propre peur comme une

distorsion harmonique indésirable. Elle devait la filtrer.

Les pas se rapprochaient. Ce n'était pas une course désordonnée. C'était une traque rythmée. Deux poursuivants. L'un avait une foulée asymétrique, le talon droit frappant le sol avec une micro-seconde de retard — une faiblesse du genou, sans doute. Le second était plus léger, presque aérien. Julian. Le fils du mécène. Celui dont le vibrato était toujours trop large, masquant un manque de technique fondamentale sous un étalage de sentimentalité forcée.

Ils entrèrent dans le champ visuel de Clara par la galerie haute. Les lampes à incandescence du plafond, protégées par des globes d'opaline, projetaient de longs ovales jaunes sur le sol stérile. Julian tenait à la main une canne d'ébène, sa garde en argent luisant comme un œil de rapace.

— Clara ?

La voix de Julian n'était pas un appel. C'était une sommation. Le son voyagea le long de la voûte, perdant ses harmoniques hautes, ne gardant qu'un timbre sourd et autoritaire.

— Clara, ne rends pas cela plus dissonant qu'il ne l'est déjà. Tu connais les règles de Valmont. L'exception se mérite par l'élimination du bruit.

Elle ne répondit pas. Elle attendit que le premier traqueur, celui à la démarche boiteuse, s'approche de l'escalier. C'était Marcov, un violoncelliste dont les mains étaient trop grandes pour la délicatesse. Il respirait bruyamment. L'air entra dans ses narines avec un sifflement de anche fendue.

Marcov s'arrêta au sommet des marches. Il scrutait l'obscurité du hall. Clara ramassa un petit éclat de granit, un résidu du chantier de rénovation qu'elle avait dissimulé dans sa paume. Elle le lança avec une précision chirurgicale vers l'autre côté du hall,

contre un grand miroir doré.

Le verre vibra. Un tintement cristallin, pur et trompeur.

Marcov se tourna vers la source du bruit. Il descendit les premières marches, quatre à quatre. Son centre de gravité bascula vers l'avant. Sa jambe droite, la jambe faible, s'allongea pour rattraper l'équilibre.

Le filament d'acier chirurgical était invisible dans l'ombre portée de la rampe.

La cheville de Marcov heurta la corde de Mi à pleine vitesse.

Le son ne fut pas celui d'une chute, mais celui d'une rupture mécanique. La corde de violon ne cassa pas. Elle s'enfonça dans le cuir de la botte, puis dans la chair tendre de l'arrière du tendon d'Achille. Le métal trancha les tissus avec une efficacité de guillotine.

Marcov ne cria pas immédiatement. Il y eut un silence d'une demi-seconde, le temps que l'influx nerveux remonte jusqu'au cerveau, saturé par la soudaineté du traumatisme. Puis, le bruit de la viande percutant le marbre. Un impact lourd, suivi du roulement saccadé de son corps dévalant les douze marches restantes.

— Marcov !

Julian s'arrêta net au bord du vide. Il ne descendit pas. Il était trop intelligent pour cela. Son regard balaya l'obscurité, cherchant le reflet du piège. Ses doigts se serrèrent sur le pommeau de sa canne.

Clara se déplaça sur la mezzanine, le long du mur. Elle sentait le froid du granit traverser son chandail de cachemire noir. Elle devait parler. Le dialogue était une distraction, une manière de saturer l'espace acoustique de Julian pour masquer ses

propres mouvements.

— Ton attaque est trop agressive, Julian, dit-elle. Sa voix était blanche, sans relief, projetée contre le mur opposé pour que l'écho semble provenir de derrière lui.

Julian sursauta. Il fit un demi-tour parfait, la canne levée.

— On t'a toujours dit que ton sens du rythme était ton seul atout, continua-t-elle. Mais tu ne sais pas écouter les pauses. Tu ne comprends pas que le silence est une note en soi.

— Montre-toi, boursière ! cracha-t-il. Tu crois que ce petit jeu change quoi que ce soit ? Demain, tu ne seras plus qu'une ligne de texte effacée dans les archives. Tu n'as pas de nom. Tu n'as pas d'héritage. Tu n'es qu'une vibration parasite dans ce bâtiment.

Il avançait maintenant vers la mezzanine, longeant le mur intérieur. Ses pas étaient prudents. Il sondait le sol avec sa canne avant chaque mouvement. Clara observa la tension dans son cou. Le muscle sterno-cléido-mastoïdien était saillant, une corde de violoncelle trop tendue.

Elle sortit son archet de l'étui. Elle n'avait pas besoin du violon pour ce qu'elle allait faire. Elle avait besoin du crin de cheval, enduit de colophane.

Elle se posta au-dessus de la conduite de cuivre qui servait de chauffage au bâtiment. La conduite courait tout le long de la balustrade de la mezzanine. Elle posa les crins de l'archet sur le métal nu. Elle exerça une pression constante, lente.

Un son commença à naître. Une fréquence de résonance. C'était un infra-son, une vibration si basse qu'on ne l'entendait pas avec les oreilles, mais qu'on ressentait dans la cage thoracique. La conduite de cuivre commença à chanter, un gémissement métallique qui semblait provenir de partout à la fois.

Julian s'arrêta. Il porta une main à son oreille gauche. Son visage se décomposa. La fréquence de résonance perturbait son oreille interne, brisant son sens de l'équilibre.

— Arrête ça ! hurla-t-il.

Il vacilla. La canne lui échappa et alla frapper le marbre trois mètres plus bas. Le son du choc fut amplifié par la résonance du cuivre, créant une onde de choc acoustique qui le fit tomber à genoux.

Clara quitta son abri. Elle s'approcha de lui, l'archet toujours à la main. Elle ne ressentait aucune pitié, seulement une observation technique : Julian était un système en train de s'effondrer. Sa superbe s'était dissoute dans la sueur qui perla sur son front, une sueur acide qui sentait la peur et l'adrénaline bon marché.

— Tu as choisi le mauvais camp, Julian, murmura-t-elle en arrivant à deux mètres de lui. Tu as cru que Thorne te protégerait parce que tu es un "Héritier". Mais pour lui, tu n'es qu'un métronome. Utile tant que tu bats la mesure. Jetable dès que tu ralentis.

Julian leva les yeux vers elle. Sa pupille était dilatée, envahissant l'iris clair. Il essaya de se relever, mais ses muscles refusaient d'obéir à la commande nerveuse, brouillés par la vibration continue que Clara maintenait sur la conduite.

— Aide-moi... souffla-t-il. Clara... on peut s'arranger. Mon père a des contacts. On peut te sortir de là.

— Ton père possède des banques, pas des fréquences, répondit-elle.

Elle arrêta le mouvement de l'archet. Le silence retomba, plus lourd qu'avant, chargé de la promesse de la suite.

Au rez-de-chaussée, Marcov essayait de se relever. Son cri de douleur n'était pas une plainte humaine, c'était un déchirement organique, une note dissonante qui heurtait les parois de marbre avec une violence inouïe. Le son de la chair qui se déchire davantage alors qu'il tentait de s'appuyer sur son pied mutilé.

Clara regarda Julian. Elle vit le moment exact où il comprit qu'il était le prochain.

Elle n'avait plus besoin de l'archet. Elle remit l'instrument de côté, ne gardant que le bloc de colophane. Elle le serra dans son poing. La matière était dure, anguleuse.

— Le Directeur a dit que je devais être une leçon, dit-elle. Il a raison. Mais ce n'est pas moi qui vais l'apprendre.

Elle se pencha et ramassa la canne de Julian. L'ébène était lourd, dense. Le poids était parfaitement équilibré, une arme de précision. Elle sentit le froid de l'argent de la garde contre sa paume.

Julian tenta de reculer, rampant sur le marbre. Ses ongles crissaient sur la pierre, un son insupportable, comme une craie sur un tableau noir.

— Non... Clara...

Elle ne répondit pas par des mots. Elle utilisa la canne. Non pas pour frapper au hasard, mais pour viser les points de pression qu'elle connaissait si bien en tant que musicienne. Le nerf cubital. Le poignet. Les phalanges qui permettent de tenir un archet.

Le premier coup brisa le silence. Un craquement sec, un La aigu, le son d'une branche de mélèze qui cède sous la neige. Julian poussa un glapissement étouffé. Ses doigts se recroquevillèrent, inutilisables. La carrière de soliste, les héritages, les promesses de gloire — tout s'évaporait dans la fracture d'un os.

Clara se redressa. Elle respirait par le nez, calmement. L'ozone de la pièce semblait picoter ses bronches.

— Tu as toujours eu une main gauche trop rigide, Julian. Voilà qui devrait régler le problème de ton vibrato.

Elle se détourna, le laissant là, recroquevillé sur le marbre froid. Elle n'avait plus d'émotion pour lui. Il était une variable résolue.

Elle se dirigea vers l'escalier opposé. Elle devait sortir de ce bâtiment avant que Thorne n'envoie le reste de la meute. Le Conservatoire n'était plus un sanctuaire, c'était une caisse de résonance pour sa propre survie.

En bas, Marcov avait cessé de bouger. Il rampait vers la sortie, laissant derrière lui une traînée sombre sur le marbre blanc. Le sang, dans la lumière crue des globes d'opaline, paraissait noir. Une encre épaisse qui récrivait l'histoire de Valmont.

Clara franchit le seuil du grand hall. Elle sentit le courant d'air froid provenant des fissures des fenêtres. L'odeur du vernis séculaire et de la cire de sol se mélangeait à celle, plus âcre, du sang métallique qui commençait à saturer l'air.

Elle s'arrêta un instant près d'un grand buste de Beethoven en bronze. Elle posa sa main sur le front froid du compositeur.

— Le bruit est partout, murmura-t-elle pour elle-même. Mais la structure reste.

Elle reprit sa marche. Ses pas étaient maintenant plus assurés. Elle ne se cachait plus autant. Elle savait que Thorne la regardait par les caméras thermiques, là-haut, dans son bureau de granit. Il devait apprécier la performance. Elle lui offrait exactement ce qu'il voulait : l'Exception. Une pureté née de la destruction du superflu.

Elle atteignit la porte de service du sous-sol, celle qui menait aux tunnels techniques et, finalement, à la forêt de mélèzes noirs. Le métal de la poignée était givré. Le contact brûla sa peau nue.

Elle jeta un dernier regard sur le hall.

Julian avait réussi à se traîner jusqu'à la rampe. Il essayait d'appeler à l'aide, mais sa voix n'était plus qu'un souffle brisé, incapable de porter dans une telle acoustique. Il était devenu une note fantôme, un résidu sonore que l'architecture refusait d'amplifier.

Clara poussa la porte. Le grincement des gonds en fer non huilés fut la dernière ponctuation de sa sortie. Un intervalle de seconde mineure, strident et définitif.

Dehors, la neige tombait toujours. Elle était lourde, chargée de particules métalliques. Le froid l'accueillit comme une vieille connaissance. Elle ne sentait plus ses doigts, mais son esprit était d'une clarté absolue, une partition parfaitement éditée où chaque silence avait été pesé.

Elle s'enfonça dans l'obscurité, là où les arbres étouffaient les cris. Derrière elle, le Conservatoire de Valmont brillait dans la nuit comme un diamant mal taillé, une forteresse de verre qui n'abritait plus que des spectres et des instruments brisés.

La traque n'était pas finie, mais les rôles s'étaient inversés. Elle n'était plus le gibier. Elle était la fréquence qui allait briser le verre.

Le cri de l'Héritier résonna dans le hall, une note dissonante parfaite.

L'objet sur le marbre était un bloc de colophane, fendu en deux par le froid, sa surface lisse désormais marquée d'une empreinte de main sanglante.

Chapitre 13

Le bois des mélèzes noirs

L'air rare de la montagne lui brûlait les poumons comme de l'acide. Chaque inspiration est une lame de rasoir qui descend le long de la trachée, racle les bronches, fige les alvéoles. À cette altitude, l'oxygène est une ressource de luxe, une monnaie que le Conservatoire de Valmont distribue au compte-gouttes à travers ses systèmes de ventilation filtrée. Ici, hors des murs de verre, le monde n'est qu'une pression atmosphérique en chute libre et un froid qui cherche la moindre faille dans l'épiderme pour cristalliser le sang.

Mes bottes s'enfoncent dans la croûte de neige. Le son est sec. Un craquement de bois mort, une fréquence de rupture située précisément entre le ré et le mi bémol. La neige n'est pas de la poudre ; c'est un agrégat de cristaux métalliques, lourds, chargés de la poussière des mines de schiste environnantes. Elle résiste. Elle exige un effort conscient à chaque transfert de poids. Mes ischions protestent, les muscles de mes cuisses brûlent sous l'effet de l'acide lactique qui s'accumule. C'est une mécanique simple : l'énergie chimique se transforme en mouvement mécanique, mais le rendement décroît avec le froid. Ma température centrale baisse. Je le sens au bout de mes doigts, là où la pulpe, si précieuse pour sentir la vibration d'une corde de sol, commence à perdre sa conductivité nerveuse.

Derrière moi, la masse du Conservatoire s'efface dans le gris. Les projecteurs de la crête découpent des cônes de lumière crue dans le blizzard, mais ici, sous la canopée des mélèzes noirs, la visibilité tombe à trois mètres. Les arbres se dressent comme des piliers de basalte. Leurs écorces sont des armures de plaques rugueuses, imprégnées d'une résine qui sent le térébenthine et le cadavre de forêt. Le vent s'engouffre dans les branches dépourvues d'aiguilles, créant un sifflement strident, une harmonique de

sifflet qui sature l'espace sonore. C'est un bruit blanc qui masque tout le reste.

Sauf lui.

À cinquante mètres, sur la ligne de crête que je viens de quitter, une silhouette rompt la verticalité des mélèzes. L'ombre est plus dense, plus géométrique. Julian. Je reconnais sa démarche avant de voir son visage. Un déséquilibre imperceptible dans la hanche droite, vestige d'une chute de cheval à l'âge de six ans qu'il tente de masquer par une raideur aristocratique. Sa colonne vertébrale est une tige d'acier mal trempé. Il porte le manteau de laine bouillie des héritiers du Cercle, une pièce d'étoffe qui coûte le prix de mon instrument, mais qui, ici, ne pèse rien face au vent thermique.

Je m'arrête. Mon souffle forme un nuage d'opale devant mes yeux. L'odeur de l'ozone est remplacée par celle, plus organique, de la sève gelée. Je pose ma main sur le tronc d'un mélèze. Le contact est abrasif. Le froid traverse mon gant de soie technique. Je ferme les yeux pour mieux analyser la structure acoustique de la forêt. Le vent frappe les troncs. Les ondes rebondissent sur les parois de granit. La forêt est une caisse de résonance. Chaque arbre a son propre timbre, sa propre fréquence de résonance en fonction de sa densité de bois et de son taux d'humidité interne.

Julian progresse. Il ne cherche pas à être discret. Pourquoi le ferait-il ? Il possède le terrain. Il possède les règles. Il possède mon avenir. L'Effacement. Ce mot n'est pas une abstraction. C'est une procédure chirurgicale appliquée à une existence sociale. Si je perds cette traque, mes empreintes digitales seront effacées des registres, mon nom sera retiré des partitions de Valmont, et mon corps sera rendu à la montagne, une simple statistique de randonneuse imprudente. Thorne regarde. Thorne écoute. Le Conservatoire est une oreille géante nichée dans la roche.

Je repars. Je ne cours pas. Courir est une erreur de débutante, un gaspillage d'oxygène qui mène à l'hypoxie et à la désorientation. Je marche avec la précision d'un

métronome réglé sur quarante battements par minute. Talon, plante, pointe. Le poids bien réparti pour ne pas briser la croûte de glace supérieure. Ma main droite serre la seule chose que j'ai emportée : un coin en bois de buis, utilisé pour ajuster l'âme des violoncelles. C'est un objet dense, d'une dureté minérale, aux angles vifs.

— Clara !

Sa voix déchire le sifflement du vent. Elle est trop haute, mal placée. Il utilise ses cordes vocales supérieures, signe de stress, de manque de contrôle diaphragmatique. Il a peur de l'obscurité. Il a peur que le décor qu'il a acheté ne lui obéisse plus.

— Clara, ça ne sert à rien. Tu connais le protocole. L'Exception exige le sacrifice de la redondance. Tu n'es qu'un bruit parasite, Clara. Une note de bas de page dans l'histoire de ma lignée.

Je ne réponds pas. Parler, c'est donner ma position. Parler, c'est admettre qu'il existe un dialogue possible. Il n'y a pas de dialogue entre l'archet et la corde ; il n'y a qu'une pression de quatre kilos et une vitesse de translation.

Le terrain s'incline. Le sol devient plus dur. Nous approchons de la faille de gneiss, là où la montagne a été déchiquetée par les glaciers préhistoriques. Les arbres y sont plus rares, plus torturés. Leurs racines s'agrippent aux fissures du granit comme des doigts de squelettes. La neige y est moins profonde, balayée par les courants d'air ascendants, mais elle cache des pièges de glace noire.

Je m'engouffre dans un étroit corridor de roche. Les parois sont des murs de granit brut, suintant d'une humidité qui gèle instantanément en cascades de verre. L'acoustique change. Le son devient sec, immédiat, sans réverbération. C'est une chambre sourde naturelle.

Je l'entends arriver. Le crissement de ses bottes coûteuses sur le gneiss est une

agression. Il respire bruyamment. Il est en nage. Sous ce froid, la sueur est un poison ; elle refroidit le corps dix fois plus vite qu'un air sec. Il est en train de perdre sa régulation thermique. Ses mouvements deviennent saccadés.

Je m'accroupis derrière un bloc d'orthose rose. J'observe le passage. Devant moi, un mélèze mort a été déraciné par une tempête précédente. Il est coincé en travers d'une crevasse profonde, un gouffre de trois mètres de large dont le fond est invisible, perdu dans l'obscurité minérale. Le tronc est recouvert d'une couche de givre cristallin qui le rend plus glissant qu'une touche de violon en ébène poli.

Julian apparaît à l'entrée du couloir. Il s'arrête. Ses yeux balayent l'obscurité. Sa lampe frontale projette un faisceau de lumière blanche, saturée de flocons de neige qui ressemblent à des étincelles de magnésium. Le faisceau s'arrête sur le tronc. Puis il dévie et me trouve.

L'éblouissement est total. Mes rétines enregistrent une tache pourpre qui efface le reste du monde. Je ne bouge pas. Je ralentis mon rythme cardiaque. Soixante. Cinquante-cinq. Cinquante.

— Te voilà.

Il s'approche. Il tient à la main une tige de carbone, un accessoire de marche détourné, dont la pointe en tungstène brille d'un éclat bleuté. Ce n'est pas une arme, mais dans sa main, c'est un prolongement de sa volonté de domination.

— Tu es à bout de souffle, Clara. Ton complexe d'infériorité t'a menée ici. Tu as cru que la forêt serait ton alliée parce que tu viens d'en bas ? Parce que tu as l'habitude de la boue et du froid ?

Il rit, mais le son s'étrangle dans sa gorge. Il tousse. Un râle sec.

— Valmont nous appartient, poursuit-il. Même la neige ici a été payée par mes ancêtres. Tu n'es qu'une intruse dans une partition qui te dépasse.

Il avance sur le tronc gelé. Il le fait avec une confiance déplacée, celle de ceux qui croient que la matière se pliera toujours à leur rang social. Ses bottes glissent légèrement, mais il se rétablit en plantant sa tige de carbone dans le bois mort. Le craquement est sinistre. Le bois de mélèze gelé est sous une tension énorme. Le froid contracte les fibres extérieures tandis que le cœur reste chargé d'une humidité résiduelle. C'est une bombe à retardement mécanique.

— Viens ici, Clara. On va finir ça proprement. Un effacement physique est toujours plus élégant qu'une traque prolongée. Thorne appréciera la célérité.

Il est au milieu du tronc, suspendu au-dessus du vide. Il est en équilibre précaire, mais il ne le sait pas encore. Sa jambe droite tremble. Un spasme musculaire, un manque de potassium, l'épuisement nerveux. Je vois le muscle de sa cuisse tressauter sous le tissu sombre. Son défaut de posture. Son point de rupture.

Je me lève. Mes mouvements sont fluides, optimisés. Je n'ai pas de manteau de luxe, mais j'ai la connaissance de la matière. Je sais comment le bois réagit à la compression. Je sais comment la glace modifie le coefficient de friction.

— Tu as toujours eu un problème avec les changements de position, Julian. Trop de tension dans le pouce. Tu serres ton instrument comme si tu voulais l'étrangler.

Je fais un pas en avant. Je ne regarde pas son visage, seulement ses pieds. La botte droite est posée sur un nœud du bois, une zone de densité irrégulière.

— Ici, tu n'es pas au pupitre de premier violon. Tu es sur une structure en fin de vie.

Je sors le coin en buis de ma poche. Je ne le lance pas. Je l'insère dans une fissure de

la roche, à la base du tronc qui repose sur mon côté de la crevasse. Le bois de buis est plus dur que le mélèze. Il agit comme un levier, une cale qui modifie le point d'appui de la masse entière.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sa voix monte d'une octave. La panique commence à saturer son système. Il essaie de reculer, mais le givre sur le tronc ne permet pas de marche arrière. Chaque mouvement qu'il fait pour stabiliser sa position ne fait qu'accentuer l'oscillation du bois.

— J'ajuste l'âme, Julian.

Je frappe le coin avec le talon de ma botte. Un coup sec. Précis. La vibration se propage instantanément à travers le bois gelé. C'est une onde de choc, une fréquence de résonance qui rencontre les micro-fissures du mélèze mort.

Le son qui suit est inoubliable. Ce n'est pas un craquement, c'est une détonation. Le bois, sous l'effet de la torsion et du froid extrême, explose littéralement. Les fibres se séparent avec la violence d'un ressort qui lâche. Le tronc pivote.

Julian perd l'équilibre. Sa tige de carbone racle le granit, produisant une gerbe d'étincelles orange, mais elle ne trouve aucune prise. Son corps bascule en arrière. Ses bras décrivent de grands arcs inutiles dans l'air rare, cherchant à saisir une substance, une branche, un souffle.

Ses yeux rencontrent les miens pendant une micro-seconde. Il n'y a pas de haine. Il n'y a que l'étonnement pur d'une machine qui réalise qu'elle a été mal programmée. Son arrogance s'évapore, remplacée par une neutralité biologique. Il devient une masse soumise à la gravité.

Il tombe sans un cri. Le silence de la crevasse l'avale.

Le choc, quelques secondes plus tard, est sourd. Un impact mou sur un lit de neige et de rochers brisés. Puis, le sifflement du vent reprend ses droits, balayant la neige sur le bord de la faille.

Je reste immobile au bord du gouffre. Mon cœur bat maintenant à un rythme de métronome parfait. Cent vingt battements par minute. Allegro. La chaleur revient dans mes membres. L'adrénaline est un excellent combustible thermique.

Je regarde mes mains. Elles ne tremblent pas. La peau est rouge, gercée, marquée par le contact du buis et du granit, mais elles sont fonctionnelles. Je ne suis plus la virtuose isolée qui craint la trahison. Je suis la survivante qui a compris que le système de Valmont ne récompense pas le talent, mais la capacité à éliminer les variables inutiles.

Thorne doit être satisfait. La performance a été d'une économie de moyens exemplaire. Pas de lutte désordonnée. Pas de cris mélodramatiques. Juste une application rigoureuse des lois de la physique et de la lutherie.

Je me détourne du gouffre. La forêt de mélèzes noirs me semble maintenant moins hostile. Les arbres sont des alliés potentiels, des structures que je peux utiliser, des fréquences que je peux manipuler. Je commence ma descente vers la vallée, là où les lumières de la ville brillent comme des particules de mica au fond d'un ruisseau.

L'Effacement n'aura pas lieu. Pas pour moi.

Je marche avec une régularité chirurgicale. Ma respiration se stabilise. Je n'ai plus besoin de l'oxygène de Valmont. Je puise dans mes propres réserves, dans cette rage froide qui me sert de moteur interne. Le complexe d'infériorité que Julian méprisait tant est devenu mon armure. N'avoir rien à perdre est la forme ultime de la liberté.

C'est une note pure, sans aucun harmonique pour la troubler.

Je passe devant un dernier mélèze, plus imposant que les autres. Sa résine, figée par le froid, ressemble à des larmes d'ambre noir. Je ne m'arrête pas pour l'observer. Le temps se comprime. La distance qui me sépare de ma nouvelle vie se réduit à chaque foulée.

Dans la crevasse, le froid fera son œuvre en quelques minutes. La neige recouvrira le corps de Julian, l'intégrant à la géologie de la montagne. Il deviendra une strate de plus dans le granit, un sédiment d'élite parmi les roches métamorphiques.

Le vent hurle une dernière fois, une note de fin, une pédale de tonique qui s'étire à l'infini.

Julian ne suppliait pas ; il regardait simplement le ciel avec une incompréhension glacée.

Chapitre 14

L'Accord de Rupture

Le Conservatoire tremblait, non sous le vent, mais sous le poids d'une note interdite.

Mes phalanges pressent la touche en ébène avec une force de trois kilogrammes par millimètre carré. La pulpe de mon index gauche est déjà morte, une callosité jaunâtre qui ne transmet plus que la vibration pure, sans la douleur de l'écrasement. Sous mes pieds, le marbre blanc de la Grande Galerie n'est plus une surface inerte. Il conduit l'oscillation. Une onde sinusoïdale qui remonte de la voûte plantaire, traverse le fémur, se loge dans le bassin. Le bâtiment entier est devenu une caisse de résonance.

L'air sent l'ozone et la poussière de colophane calcinée. Dans les gaines de ventilation, le flux thermique s'est inversé. Le froid des Alpes s'engouffre dans les conduits, rencontrant la chaleur des amplificateurs à lampes que j'ai poussés dans le rouge. L'odeur du vernis séculaire, ce mélange de résine de copal et d'huile de lin, sature mes sinus. C'est l'odeur de la fin.

Je n'ai pas retiré mon manteau. La laine lourde, trempée par la neige des mélèzes noirs, pèse sur mes épaules. Elle agit comme un étouffoir acoustique partiel, m'empêchant de devenir moi-même une partie de la fréquence de rupture.

À dix mètres, au bout de la perspective forcée du couloir, Elias Thorne se tient immobile.

Il est une colonne de granit noir dans un univers de nacre. Ses cervicales sont parfaitement alignées, une rigidité qui trahit une volonté de contrôle sur sa propre biologie. Son costume, d'un drap de laine si fin qu'il semble liquide, ne présente

aucun pli. Sa respiration est indétectable. Un cycle complet toutes les douze secondes. Trop lent. Il tente de synchroniser son influx nerveux sur le tempo de la salle pour ne pas être brisé par l'onde.

— Tu satures le système, Clara. La membrane des haut-parleurs ne tiendra pas une minute de plus.

Sa voix est un baryton-basse, calibré pour projeter sans effort. Elle ne contient aucune trace d'irritation. C'est une observation technique. Il constate une erreur de flux dans sa propre machine.

— Ce ne sont pas les membranes qui m'intéressent, Thorne. C'est l'indice de réfraction du verre.

Je déplace mon archet sur la corde de Sol. L'angle est de quatre-vingt-neuf degrés. Une imprécision d'un degré et l'harmonique s'effondre. Je sens le crin de cheval mordre la corde avec une résistance abrasive. C'est un combat entre le métal et la protéine. La tension est de vingt-deux kilos. Si la corde lâche maintenant, elle me tranchera la joue droite jusqu'à l'os.

Je cherche la fréquence. 1134 Hertz. La fréquence de résonance du cristal de quartz qui compose les verrières du plafond.

Le son remplit l'espace. Ce n'est plus de la musique. C'est une pression physique. Les molécules d'air s'entrechoquent avec une telle violence que la température de la pièce augmente de deux degrés. Mes tympons pulsent. Une fine ligne de liquide chaud descend dans mon conduit auditif droit. Le goût du cuivre envahit ma bouche.

Thorne fait un pas. Son poids se déplace sur son métatarse droit. Il analyse ma posture. Il cherche la faille structurelle dans mon ancrage.

— Tu détruis ton instrument, dit-il. L'âme du violon est en train de se décoller sous l'effet de la vibration induite. Tu tues ce que tu vénères.

— Je ne vénère plus la perfection. Je l'utilise comme un levier.

Ma voix est sèche, une percussion brève entre deux oscillations. Je force le vibrato. Ma main gauche devient un flou cinétique. Le son monte. Il devient un sifflement strident, une aiguille d'acier qui pénètre le crâne.

Les verres de Murano des lustres commencent à osciller. Un cliquetis cristallin, d'abord discret, puis envahissant. Thorne réduit la distance. Cinq mètres. Je vois les micro-fissures dans son calme. Le muscle masséter de sa mâchoire se contracte. Un tic nerveux, presque imperceptible, au coin de son œil gauche. Son système nerveux central commence à rejeter la fréquence.

— Le Cercle de Marbre ne tolère pas le bruit, Clara. Tu es devenue un parasite dans l'acoustique de Valmont.

Il tend la main. Ses doigts sont longs, les ongles coupés ras, une main de chirurgien ou de pianiste. Il ne cherche pas à me frapper. Il cherche à saisir le manche du violon, à briser le circuit, à restaurer le silence.

Je pivote sur mon ischion gauche. Je ne romps pas la note. La friction de l'archet crée une fumée ténue au point de contact avec la corde. L'odeur de brûlé se mêle à celle de la résine.

Thorne bondit. Sa détente est silencieuse. Une économie de mouvement apprise en quarante ans de discipline de fer. Il n'y a pas de haine dans son geste, seulement la correction d'une trajectoire déviante.

Sa main se referme sur mon épaule. Le froid de ses doigts traverse la laine mouillée.

Il exerce une pression sur le plexus brachial pour paralyser mon bras droit. Une manœuvre clinique. Un court-circuitage des nerfs moteurs.

Ma réaction est algorithmique.

Je lâche l'archet. Il tombe sur le marbre avec le son d'un os qui se brise. Je ne cherche pas à me dégager de sa prise. Je l'utilise comme pivot.

J'abaisse mon centre de gravité. Mon dos rencontre son torse. Je sens la rigidité de ses côtes. Je saisis le manche de mon violon à deux mains, comme une masse d'armes. C'est un instrument de 1724. Le bois a séché pendant trois siècles. Il est devenu plus dur que l'os, plus cassant que le verre.

Thorne serre ma gorge de son autre main. Son pouce cherche la carotide. Il veut m'éteindre proprement. Ses yeux sont à quelques centimètres des miens. Ils sont gris, vides de toute empathie, des miroirs d'acier froid qui n'enregistrent que des données de performance.

— L'Effacement est une nécessité biologique, murmure-t-il. Tu es trop intense pour le système. Tu vas le consumer.

Je ne réponds pas. La parole est une déperdition d'énergie.

Je balance le violon en arrière, par-dessus mon épaule, avec toute la torsion de mon buste.

Le choc est sourd. Un bruit de bois sec rencontrant une structure semi-molle. La volute de l'instrument percute l'arcade sourcilière de Thorne. La peau éclate instantanément. Un jet de sang chaud, presque noir sous la lumière crue des projecteurs, m'éclabousse la nuque.

Thorne recule d'un pas. Son équilibre est compromis. L'oreille interne est touchée par la vibration résiduelle du choc. Il ne crie pas. Il porte sa main à son visage, observant le sang sur ses doigts avec une curiosité distanciée.

— Une erreur de calcul, Clara. Tu as sacrifié ton outil.

Je ne lui laisse pas le temps de stabiliser son axe. Je m'élance. Mes bottes glissent sur le sang et le marbre. Je projette tout mon poids vers l'avant.

Nous nous écrasons contre le pupitre en acier chirurgical du chef d'orchestre. Le métal résonne comme un gong. Thorne saisit mes poignets. Sa force est supérieure à la mienne. Il me plaque contre le bord tranchant du pupitre. Je sens mes vertèbres lombaires crier sous la pression. L'angle droit de l'acier s'enfonce dans ma chair.

— Tu n'as plus rien, souffle-t-il. Plus d'instrument. Plus de carrière. Plus de nom.

— J'ai la fréquence.

Au-dessus de nous, le plafond gémit. La note que j'ai injectée dans le système d'amplification continue de tourner en boucle, auto-alimentée par les micros de contact que j'ai dissimulés dans les murs. C'est un larsen contrôlé, une tempête stationnaire.

Le verre de la verrière centrale, à vingt mètres au-dessus de nos têtes, commence à se déformer. Les lois de la physique sont immuables. Chaque objet possède une limite d'élasticité. Nous l'avons atteinte.

Thorne lève les yeux. Pour la première fois, je vois une émotion traverser son visage. Ce n'est pas de la peur. C'est une déception esthétique. La symétrie de son univers est en train de se fragmenter.

Je saisis mon violon par les éclisses. La table d'harmonie est fendue, mais l'âme tient toujours. C'est une pièce de bois de quelques millimètres, coincée entre le fond et la table. C'est elle qui transmet le son. C'est elle qui maintient la structure sous la pression des cordes.

— Regarde l'âme, Thorne.

Je frappe de toutes mes forces.

Le violon rencontre le crâne de Thorne au sommet de l'os frontal.

Le craquement est double. Le bois de l'érable explose en mille échardes acérées. Le vernis vole en éclats comme du mica. L'instrument, mon identité, mon armure, se désintègre dans mes mains. Les cordes d'acier se détendent brusquement, cinglant l'air avec un sifflement de fouet. L'une d'elles entaille le front de Thorne, ouvrant une seconde plaie parallèle à la première.

Thorne s'effondre sur les genoux. Ses mains cherchent un appui sur le marbre rouge de sang, mais il ne trouve que des débris de bois et de vernis. Son souffle est court, haché. La précision clinique de son système respiratoire a capitulé.

Je reste debout, tenant seulement le manche brisé du violon. Le bois est rugueux contre ma paume, une fracture nette qui révèle la fibre blanche de l'érable.

Le silence qui suit est plus violent que le bruit.

Puis, le premier craquement vient du plafond.

C'est un son sec, comme un coup de feu dans une vallée alpine. Une fissure se propage sur toute la longueur de la verrière. Elle dessine un éclair de vide dans le verre dépoli.

Thorne lève la tête. Le sang coule dans ses yeux, lui donnant un regard de rubis. Il essaie de dire quelque chose, un dernier jugement, une ultime correction technique, mais sa bouche ne produit qu'un gargouillis métallique.

Le bâtiment entier entre en phase de décompression. L'air froid de l'extérieur aspire la chaleur de la salle. Le contraste thermique achève ce que la fréquence a commencé.

Le verre des verrières explosa enfin, pleuvant sur eux comme des diamants de glace.

Chaque fragment est une lame. Ils tombent avec une lenteur cinétique, captant la lumière des projecteurs qui oscillent encore. Thorne est enseveli sous une avalanche de silice transparente. Sa silhouette disparaît sous l'accumulation des cristaux. Il ne bouge plus. Sa structure a cédé.

Je ne ferme pas les yeux. Je sens les micro-coupures s'ouvrir sur mes joues, sur mes mains nues. Le froid pénètre mes plaies, anesthésiant instantanément la douleur. La neige commence à s'engouffrer par les ouvertures béantes du plafond, se mélangeant aux éclats de verre.

Le Conservatoire de Valmont n'est plus une forteresse. C'est une ruine acoustique.

Je regarde le manche de mon violon, seule relique de ma servitude. Le bois est froid. La volute, sculptée avec tant de soin il y a trois siècles, est intacte au milieu du désastre. Un objet inanimé, survivant à la destruction de son but.

La poussière d'ozone retombe lentement sur le marbre jonché de débris.

L'âme du violon, un petit cylindre d'épicéa de la taille d'une cigarette, roule à mes pieds. Elle est tachée de sang et de poussière de verre. Elle n'exerce plus aucune pression. Elle n'est plus qu'un morceau de bois mort dans une salle sans écho.

Chapitre 15

Le silence après l'ozone

Le silence qui suivit l'effondrement était la plus belle musique qu'elle ait jamais entendue. C'était une absence totale de fréquence, un zéro absolu acoustique qui n'existait normalement que dans les chambres anéchoïques du sous-sol. Pas de souffle. Pas de frottement de tissu contre la peau. Pas de vibration résiduelle dans les poutres de granit. Juste le vide, pur et stérile, s'engouffrant dans les poumons comme une lame de glace.

Je reste immobile au centre de ce qui fut le Grand Atrium. Sous mes pieds, les débris de verre vibrent encore d'une énergie cinétique mourante. La poussière d'ozone, lourde et métallique, se dépose sur ma langue. Elle a le goût d'une pile électrique qu'on lèche, une acidité qui s'accroche aux muqueuses. L'air, autrefois maintenu à une température constante de vingt et un degrés pour la stabilité des vernis, chute brutalement. Le front froid de la montagne entre par la plaie béante du plafond. Il sent le sapin gelé et la pierre humide.

Mes mains.

Je lève mes membres supérieurs à hauteur du visage. Le constat est clinique. La main gauche, celle du manche, est une cartographie de la défaillance. Le nerf ulnaire envoie des décharges erratiques, des impulsions électriques qui font tressauter mon auriculaire selon un rythme stochastique. Les gaines tendineuses sont inflammées, gonflées sous la peau translucide, dessinant des cordes de violoncelle prêtes à rompre sous l'épiderme. La main droite est pire. La paume est striée de coupures nettes, des incisions chirurgicales causées par l'explosion de la table d'harmonie. Le sang n'est plus rouge ; sous la lumière crue de la lune qui filtre par le toit brisé, il paraît noir,

visqueux, chargé de particules de colophane et de silice.

L'influx nerveux ne traverse plus le canal carpien. Je tente de fermer le poing. Les phalanges se bloquent à mi-course. L'angle de flexion est limité par l'œdème. Je ne rejouerai plus. Le diagnostic est définitif, gravé dans la douleur sourde qui irradie jusqu'à mon humérus. La virtuose est morte. Le système a été purgé de son élément moteur.

À trois mètres de moi, un monticule de verre et de velours bouge.

Elias Thorne émerge de la neige et des éclats de cristal. Son costume en faille de soie, autrefois impeccable, est lacéré. Une entaille profonde barre son sourcil droit, divisant son visage en deux hémisphères asymétriques. La symétrie était sa force ; son effondrement est esthétique. Il essaie de se redresser, mais sa structure osseuse semble avoir perdu son axe. Ses ischions raclent le marbre jonché de débris. Il ressemble à une contrebasse dont on aurait coupé les cordes d'un coup de cisaille : une carcasse de bois noble, imposante mais vide, incapable de produire le moindre harmonique.

Il crache un mélange de salive et de poussière de verre. Le son est granuleux, un frottement de papier de verre sur du métal.

— Vous avez détruit l'instrument, murmure-t-il.

Sa voix n'a plus ce timbre de baryton qui commandait au silence. Elle est détimbrée, filtrée par une trachée encombrée de sang. Il ne me regarde pas. Il regarde les murs de Valmont, les colonnes de marbre blanc maintenant piquetées d'impacts de verre, les fresques de l'école de musique désormais exposées au givre alpin.

— L'instrument n'était pas le violon, Thorne.

Ma voix est sèche, dénuée de tout lyrisme. C'est un son utilitaire, une transmission de données. Je sens une pointe de verre s'enfoncer dans mon genou alors que je m'accroupis pour être à sa hauteur. Je ne sens pas de douleur, seulement une pression mécanique de deux kilos par centimètre carré.

— Le Conservatoire était l'instrument, je continue. Vous pensiez en être le chef d'orchestre. Vous n'étiez que la sourdine. Vous avez étouffé toutes les fréquences jusqu'à ce que la pression fasse exploser la caisse de résonance.

Il lève les yeux vers moi. Le sang qui coule dans son orbite lui donne un regard de verre fixe. Il analyse ma posture, cherche la faille technique, l'erreur de placement qui lui permettrait de reprendre l'ascendant. Mais il n'y a plus de partition. Les règles de Valmont ont été balayées par le souffle de la fréquence de résonance.

— Tu es effacée, Clara, dit-il avec une lenteur calculée. Regarde tes mains. Tu n'existes plus. Sans l'archet, tu n'es qu'un bruit parasite dans un monde de silence.

— Je suis le silence, Thorne. C'est vous qui êtes devenu le bruit.

Je me relève. L'effort sollicite mes quadriceps, une tension musculaire simple, organique. Le marbre sous mes pieds est devenu une patinoire de sang et de glace. Je marche vers la sortie, ignorant l'homme qui tente de ramasser les morceaux de sa dignité parmi les éclats de verre.

Dans le couloir qui mène au grand escalier, je croise Julian. Il est adossé à un buste de Beethoven dont le nez a été sectionné par un fragment de verrière. Son violon — un Stradivarius de la collection privée de sa famille, valant le prix d'un immeuble parisien — gît à ses pieds, l'âme brisée, la table d'harmonie enfoncée par une chute de débris. Julian ne pleure pas. Il regarde l'instrument avec une curiosité détachée, comme s'il observait le cadavre d'un animal exotique dont il ne comprendrait plus l'utilité.

Il lève les yeux vers moi. Ses pupilles sont dilatées. L'adrénaline a laissé place à une sidération minérale.

— Où vas-tu ? demande-t-il.

— De l'autre côté du son.

Je ne ralentis pas. Les portes massives en chêne et acier du Conservatoire sont dégonnées. Elles pendent sur leurs gonds comme des mâchoires brisées. Je sors sur le perron.

Le froid me frappe avec une violence cinétique. Il est thermique, mais il est aussi tactile. Chaque flocon de neige est un cristal de glace qui vient abraser la peau de mon visage. La forêt de mélèzes noirs, en contrebas, ressemble à une armée de lances d'ébène plantées dans le flanc de la montagne. Le silence de l'extérieur est différent de celui de l'intérieur. Il n'est pas construit ; il est subi. C'est le silence de l'entropie, de la matière qui se fige pour survivre.

Je descends les marches de granit. Le givre craque sous mes semelles de cuir fin, un son de fréquence haute, presque strident. À chaque pas, la douleur dans mes mains bat au rythme de mon cœur, une pulsation sourde, un métronome biologique qui me rappelle que je suis encore une machine fonctionnelle, bien que dégradée.

Je m'arrête au bord de la crête. Derrière moi, le Conservatoire de Valmont n'est plus qu'une lanterne magique brisée. Les lumières de secours clignotent en orange, un rythme d'urgence qui ne trouve aucun écho. Les ombres des élèves et des professeurs s'agitent derrière les vitres restantes, des silhouettes de fourmis dont la fourmilière vient d'être écrasée par une botte invisible.

Je plonge la main dans la poche de mon manteau. Mes doigts, engourdis, rencontrent

la texture lisse et froide du bois de pernambouc. Mon archet.

C'est un objet de précision, un levier de soixante grammes capable de moduler la tension des cordes pour créer de l'émotion. Il représente quinze ans de callosités, de sueur acide et d'heures passées devant un miroir à corriger l'angle du poignet. Il est le prolongement de mon radius, l'outil de ma domination et de mon esclavage.

Je le sors. Les crins de cheval, autrefois d'un blanc immaculé, sont gris de poussière et de suie. La hausse en ébène, incrustée d'une pastille d'argent, brille faiblement sous la lune. C'est une œuvre d'art. C'est une arme de précision. C'est une béquille.

Je regarde mes doigts. Le tremblement est constant. La fréquence de mon système nerveux a été définitivement altérée par l'onde de choc. Même si je voulais reprendre l'instrument, la connexion entre mon cerveau et mes muscles est parasitée par des interférences cicatricielles. Le signal est perdu.

Je saisis l'archet par les deux extrémités. Le bois de pernambouc est d'une densité exceptionnelle, conçu pour la souplesse et la résistance. J'exerce une pression au centre. Mes deltoïdes se contractent. Mes tendons crient. Le bois résiste, il plie, il courbe sa structure fibreuse comme s'il refusait de renoncer à sa fonction.

Puis, le point de rupture.

Un craquement sec. Un son de bois mort, sans résonance, sans harmonique. L'archet se brise en deux segments inégaux. Les crins se détendent instantanément, se transformant en une mèche de cheveux filandreuse et inutile.

Je n'éprouve aucune sensation de perte. L'absence d'objet est une donnée neutre. C'est une réduction de la masse que je dois transporter.

Je lâche les deux morceaux. Ils tombent dans la neige fraîche, s'enfonçant de quelques

centimètres. La poudre blanche les recouvre déjà partiellement. Dans dix minutes, ils ne seront plus que des formes vagues sous le linceul de l'hiver. Dans un mois, le dégel les entraînera vers le ravin, les mélangeant aux branches mortes et aux déjections des chamois.

Le Conservatoire a disparu derrière un rideau de neige plus dense. Je ne vois plus les lumières orange. Je ne sens plus l'odeur de la colophane. L'ozone a été dispersé par les vents d'altitude. Il ne reste que l'odeur du froid, une absence totale de parfum, une neutralité olfactive qui nettoie les sinus.

Je commence la descente vers la vallée. Le chemin est étroit, une saignée dans la roche recouverte d'une couche de glace vive. Chaque mouvement doit être calculé. Je n'ai plus de musique pour rythmer ma marche. Je n'ai plus de métronome interne. Je n'ai que le son de mes propres poumons, le sifflement de l'air dans mes bronches irritées, et le craquement régulier de la neige sous mon poids.

Ma main gauche me lance. Je la glisse dans ma poche, sentant le contact du tissu rugueux contre mes plaies. Le sang a cessé de couler, figé par la température. Il forme une croûte noire qui scelle mes articulations. C'est une attelle naturelle. Mon corps s'adapte à l'absence de soin. Il se simplifie.

Après une heure de marche, j'atteins la lisière des mélèzes noirs. Les arbres sont des colonnes de carbone gelé, des structures verticales qui n'ont pas besoin d'audience pour exister. Ils vibrent sous le vent, produisant un grondement de basse fréquence, un son tellurique qui ne cherche pas la perfection. C'est un son brut. Un son de survie.

Je m'arrête un instant pour observer mes mains une dernière fois sous la faible clarté d'un lampadaire de sentier, à la limite de la propriété de Valmont. Les ongles sont cassés, bordés de noir. Les lignes de la main sont effacées par les micro-coupures. Le "M" de ma paume est barré par une cicatrice en forme d'éclair.

Je ne suis plus une virtuose. Je ne suis plus une élève. Je ne suis plus Clara, l'espoir du Cercle de Marbre.

Je suis une entité biologique de cinquante-deux kilos, dotée d'une vision nocturne médiocre et d'une capacité de résistance thermique limitée, se déplaçant vers un point de moindre pression.

Le Conservatoire, là-haut, est une verrue de granit sur la face de la montagne. Un monument à la gloire d'une exception qui n'a plus lieu d'être. Thorne restera là-bas, à essayer de reconstruire ses fréquences dans une salle sans toit, à commander à des fantômes de musiciens dans un silence qui ne lui appartient plus. Il a la Bourse d'Ivoire, les archives, le prestige. Il a les murs.

Moi, j'ai l'espace.

Le sentier s'élargit. Je vois au loin les lumières du premier village, des points jaunes, chauds, instables. Ils ne sont pas disposés selon une grille harmonique. Ils sont chaotiques, humains, imprécis. Ils représentent le bruit, le désordre, la vie sans partition.

Je sens mon rythme cardiaque se stabiliser. Soixante battements par minute. Un tempo de marche funèbre, ou de nouveau départ. Mon cerveau commence à traiter les données de l'environnement sans les filtrer par le prisme de la technique. Le vent n'est plus une contrainte pour l'acoustique, c'est un flux thermique. La neige n'est plus un obstacle au transport des instruments, c'est un état de l'eau.

Mes doigts tressaillent une dernière fois dans ma poche. Un réflexe de la gaine myélinique, une mémoire de vibrato qui refuse de mourir. Je serre le tissu de mon manteau jusqu'à ce que la douleur écrase le spasme. Le silence revient.

Le vent se lève, effaçant mes traces de pas derrière moi. La forêt de mélèzes noirs

absorbe ma silhouette, l'intégrant à l'ombre générale. Il n'y a pas de spectateur. Pas d'applaudissements. Pas de sifflets. Juste la compression atmosphérique de l'hiver.

Je laisse mon archet dans la neige, une simple baguette de bois mort redevenue anonyme.

Le bois de pernambouc, autrefois l'or des luthiers, n'est plus qu'une fibre végétale parmi d'autres, se désintégrant lentement sous le poids du givre. La volute de mon violon, restée là-haut dans les débris, ne recueillera plus jamais la vibration d'une corde. Elle ne sera plus qu'un morceau d'érable sculpté, une curiosité pour les archéologues du désastre.

Je continue de marcher. Mes ischions sont douloureux, mes muscles froids sont raides comme du cuir tanné, mais l'influx nerveux priorise désormais la marche sur la musique. L'angle droit du Conservatoire disparaît totalement derrière une crête rocheuse.

La matière a gagné sur l'esprit. La structure a cédé sous la fréquence.

Le silence n'est plus une absence. C'est ma nouvelle résonance.

Je descends vers la ville, là où le son est impur, là où les instruments ne sont jamais d'accord entre eux, là où la musique n'est plus une armure, mais un souffle perdu dans le vacarme du monde. Mes mains sont vides, et pour la première fois de mon existence, cette absence de poids est une force motrice.

Le givre sur mes cils finit par fondre, formant deux gouttes d'eau qui coulent sur mes joues, froides et salées. C'est une réaction physiologique normale à la différence de température. Ce n'est pas de la tristesse. C'est de l'humidité.

Une dernière fois, j'écoute.

Il n'y a plus rien, sauf le craquement de mes propres os qui s'ajustent à la pente.

Le Conservatoire de Valmont est mort.

Je respire l'air chargé de neige et de fumée de bois, une odeur organique, sans ozone, sans vernis, sans passé.

Le bois est mort. Le verre est mort.

Je suis là.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Accord d'Ivoire"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)